Le Chiffonnier, par Alphonse Signol et Stanislas Macaire

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Signol, Alphonse (18..?-1830). Le Chiffonnier, par Alphonse Signol et Stanislas Macaire. 1831.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

IRE
56

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

J.SCHMITT 1966

LE

CHIFFONNIER

PAR

ALPHONSE SIGNOL

ET STANISLAS MACAIRE,

AUTEURS DE LA LINGÈRE.

*

TOME PREMIER.

*

PARIS.

CHEZ B. RENAULT, ÉDITEUR,

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N. 10.

—

1831

LE

CHIFFONNIER.

3822.

Y2.

68456

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

LE

CHIFFONNIER

PAR

ALPHONSE SIGNOL

ET STANISLAS MACAIRE,

AUTEURS DE LA LINGÈRE.

Tome Premier.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS.

CHEZ B. RENAULT, ÉDITEUR,

RUE N.-D.-DES-VICTOIRES, N. 10;

LECOINTE ET POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS;

CORBET AINÉ, MÊME QUAI;

PIGOREAU, PLACE S.-GERM.-L'AUXERROIS;

LEVAVASSEUR, PALAIS-ROYAL.

1831.

AVIS DES ÉDITEURS.

ANNONCÉ depuis long-temps, *Le Chiffonnier* était attendu avec impatience par tous ceux qui ont lu *La Lingère*.

La mort aussi funeste que prématurée d'Alphonse Signol, l'un des auteurs de ces deux romans, a retardé de plusieurs mois la publication du premier de ces ouvrages, ainsi que celle du *Commissionnaire*, que nous livrerons bientôt au public.

Obligé d'attendre que les formalités judiciaires qui ont suivi la mort d'Alphonse Signol, et qui se sont considérablement prolongées, fussent remplies, M. Stanislas Macaire, son collaborateur, n'a pu nous mettre plus tôt à même de publier *Le Chiffonnier* et deux autres manuscrits que nous tenons de la même source.

Nous espérons que le public accueillera *Le Chiffonnier* comme il a accueilli *La Lingère*, dont le succès a dépassé les espérances des auteurs et des éditeurs.

LE CHIFFONNIER

1.

LE BATARD.

Il était sept heures du matin; tout était en l'air dans l'hôtel du comte de Mont-Gray, situé non loin des murs de la Bastille, et sur l'emplacement où l'on a construit de nos jours un grenier

d'abondance.... M. le comte devait être présenté au grand-lever de sa majesté, et il y a loin de la place de la Bastille à la place d'armes de Versailles, et de la chambre à coucher de M. le comte à l'œil-de-bœuf; aussi M. le comte jurait, pestait après ses gens, que c'était à faire plaisir.

--- Canaille de valets! s'écriait le fougueux aristocrate..... ils n'en finissent jamais..... Dupré! Sarazin! Dauphiné!.. misérables, en finirez-vous?

Sarazin se présente.

Sarazin est tout à la fois le jockei, le coiffeur de M. le comte, et son Triboulet. Sa marotte, c'est un violon qu'il quitte rarement, et sur lequel il racle à M. le comte des airs de ballet du

temps de Louis XIV, et des ponts-neufs de la régence. Factotum des amours de son maître insolent, dont il est le proxénète plus insolent encore, Sarazin n'a que seize ans, mais c'est bien le coquin le plus souple et le plus effronté de toute la livrée de la capitale. Lâche et fourbe comme un dévôt de cour, il s'est habitué à toutes les bassesses pour plaire à son maître, dont il est à la fois le Mercure et même, dit-on, le Ganymède, car le comte de Mont-Gray se croirait déshonoré, si son écusson moral était pur d'un seul vice, ou d'une seule infamie.

— Ah! te voici, mon drôle..., pourquoi n'es-tu pas là, quand tu sais que je puis avoir besoin de toi?.. une autre

fois, sois plus exact, et que cette correction te rappelle ton devoir, misérable....

Sarazin reçut un violent coup de pied dans le coccix... il grinça d'abord des dents, puis il prit promptement une figure riante, s'apprêta à accommoder son maître, et bientôt des flots de poudre ruisselèrent dans l'appartement.

— Sarazin!

— Monsieur le comte!

— As-tu découvert quelque jolie petite grisette?

— M. le comte sait bien que je ne suis jamais à court.

— Eh bien?

— Ah! monsieur, j'ai déniché la

plus jolie enfant qui soit au monde..., un ange..., la fille d'un aubergiste du port Saint-Paul.

— Alors, fais lui des propositions..... crois-tu qu'elle soit encore bien novice?...

— J'en mettrais ma main au feu.

— Propose donc au père une centaine de louis, et à la fille douze cents livres de pension, tant qu'elle sera une bonne enfant... Et dis bien à ce bonhomme d'aubergiste, s'il fait le méchant, que je suis très-lié avec le grand-voyer qui est mon obligé, et que le grand-voyer lui cherchera chicane, lui fera fermer sa gargotte et le ruinera.... Voilà comme ça ce faisait autrefois... Ah ça! et la petite

imprimeuse, je ne la vois plus.....

— M. le comte..... elle dit d'abord que... vous êtes bien vieux...

— Bien vieux!... drôle que tu es?

— Et puis, elle prétend qu'elle a un amant, qui la fréquente pour le bon motif.....

— Ah! elle a un amant, qui la fréquente pour le mariage; alors ceci est plus piquant... qu'elle vienne, ou sinon je dénonce son père comme ayant imprimé ce pamphlet qui vient de paraître contre la reine, et mon ami le préfet de police le fera jeter dans un cul de basse-fosse... c'est ainsi que cela se faisait autrefois.

On annonça le marquis de Basseville.

— Ah! c'est vous, cher petit mar-

quis.... vous voici donc revenu de Bourgogne.

— Oui, j'y étais allé pour avoir un peu d'argent de ces gueux de fermiers; les misérables m'en ont refusé, sous le prétexte absurde qu'ils ne me devaient rien... Alors j'ai engagé ma bruyère de Basseville.

— Parbleu! je suis bien aise de vous voir! tandis que ce jeune drôle me coiffe, nous allons causer d'affaires, et d'affaires politiques surtout....

— Ah! laissez-moi un peu rire, mon cher comte, répondit le marquis en se tenant les côtes, parbleu! en entrant dans votre hôtel j'ai failli en crever.... J'ai trouvé votre cour pleine de chiens et de domesti-

ques..... tous animaux faisant un bruit d'enfer... les entendez-vous, tenez... il y a surtout un petit drôle contre lequel vos palefreniers ont ameuté deux de vos plus méchans bassets : le pauvre diable a une peur de possédé.

— Laissez là mes chiens et mes valets, petit cousin, et parlons des choses du temps.

— Mais dites-moi donc ?.. on prétend que ce petit misérable vous tient de bien près, cher parent, répondit le marquis en s'approchant de la fenêtre.

— C'est un enfant de la fille de mon ancien concierge, que j'élève pour la basse-cour... pour les écuries!

— Il paraît qu'elle était jolie, la fille de l'ancien concierge, car M. le

comte a toujours eu bon goût, dit Sarazin tout en coiffant son maître à l'oiseau royal.

— Pas mal! pas mal! une grosse fille assez fraîche dans son temps...

— Et monsieur le comte a sûrement fait à la mère un sort...

— Oui, je lui ai fait avoir un parasol au marché de l'Abbaye.

— C'est beau de votre part, mon cousin... Ah! ça! il paraît que vous n'avez pas changé, malgré l'âge; que vous êtes encore dans les mauvais sujets....

— Toujours! mon petit cousin, toujours!..... quand même un grand seigneur serait impotent de tous ses membres, il faut absolument qu'il ait une réputation de séducteur et de mau-

vaise tête... Les vilains sont ici - bas pour nos menus plaisirs... ça se faisait comme ça autrefois... A présent, mon cher marquis, de grâce, que dit-on de nouveau?

— Ah! ce qu'il y a de nouveau..... Carlin, que la *Gazette de France* avait enterré deux ou trois fois, est rentré hier aux Italiens dans une pièce nouvelle, intitulée : *Arlequin cru mort*.... Ma foi, je ne me suis pas donné le temps de m'habiller.... je suis allé au théâtre en descendant du coche... Nous étions une foule de jeunes seigneurs, l'espoir de la France... Il y avait aussi le petit comte de Vatteville qui en tient encore pour la *Guimard*, laquelle commence pourtant à n'être plus

jeune..... Pour mon compte, j'aime mieux certaine figurante de l'Opéra, la petite Chouchon qui est bien le plus plaisant corps..... Nous avons soupé ensemble l'autre jour avec un tas de drôlesses comme elle... nous avons ri à six livres par tête.

— Ah! messieurs les gentilshommes, vous ne vous divertirez jamais comme nous, du temps de S. M. Louis XV, dit à si juste titre LE BIEN-AIMÉ, et à l'époque où florissait le bel établissement du Parc-aux-Cerfs... Tel que vous me voyez, cousin, j'ai eu le bonheur de posséder une maîtresse qui avait fait trois enfans avec le feu roi. Je m'en suis peut-être un peu mal trouvé pendant quelques mois, mais l'honneur

d'avoir une fille qui a appartenu au souverain fait passer sur bien des petits désagrémens.

— Tout cela n'empêche pas que la Chouchon ne soit fort divertissante; et, foi de gentilhomme bourguignon, je mangerai avec elle les dix mille écus que j'apporte du pays, ou le diable m'emportera plutôt.... eh bien! après, je ferai des dettes...

— Eh! que disait-on hier au foyer de la Comédie Italienne?

— Nous nous sommes joliment moqués de ce petit marquis de la Fayette avec ses manières chevaleresques et son allure républicaine..... Du reste, Carlin a été diablement amusant... il s'est avancé vers le parterre, et il a dit:

« Messieurs, voyant la mort qui me prenait au tragique, je l'ai envoyée chez Lekain..... » Apropos, mon cousin, ça va mal!

— Que voulez-vous dire?

— C'est affreux, horrible, abominable, inoui!.. Croiriez-vous, mon respectable parent, que le roi vient de signer avec les soi-disant États-Unis d'Amérique un traité d'alliance et de commerce.

— Pas possible!

— Comme si ce n'était pas assez de leur avoir envoyé des secours.... Définitivement, c'est proclamer le dogme de la souveraineté du peuple.

— J'avais toujours dit dans le temps que le dauphin était le plus

mauvais gentilhomme du royaume.

— Croiriez-vous encore que je viens de lire dans la Gazette de Hollande que trois drôles, nommés Franklin, Thomas Jefferson et John Adams, viennent de publier une espèce de déclaration des droits de l'homme, dans laquelle ils prétendent que tous les mortels sont égaux?

— Quels fous!.. j'irai ce matin chez le ministre pour faire coffrer ces trois misérables-là.. C'est à Bicêtre qu'il faut les conduire....

— Malheureusement, ces misérables-là sont en Amérique; ils se disent citoyens de cette maudite république dont S. M. a cru devoir se créer le protecteur.

— Si ça va comme cela, mon petit cousin, un beau jour, en dépit du roi, nous serons forcés de monter à cheval et de faire rentrer ce coquin de peuple dans l'ordre, à l'aide des coups de plats de sabre et de nerf de bœufs... C'est ainsi que cela se pratiquait autrefois...

— Eh! c'était très-bien..... si vous savez combien je hais toutes ces idées nouvelles...

— Imaginez-vous que mon petit Eugène... mon fils légitime, mon fils unique, enfin le fils du comte Auguste-Potentien-Philarète le Besme de Mont-Gray, descendant en ligne maternelle du fameux Charles Dianowitz dit le Besme, qui tua ce rebelle d'amiral Co-

ligny, veut absolument, malgré son jeune âge, lire les œuvres de ces satanés Rousseau et Voltaire...

— Dont le ciel, par parenthèse, vient de nous débarrasser...

— Voici deux grands faquins de moins en France.

Ici la conversation fut interrompue par des cris déchirans. Le comte et le marquis mirent la tête à la fenêtre et virent le petit palefrenier dont le marquis de Basseville avait parlé en entrant, aux prises avec le jeune comte qui, irrité de ce que celui-ci avait cassé trois dents à son boule-dogue favori, s'était jeté furieux sur celui que l'orgueil des lois aristocratiques empêchait d'être nommé son frère. Mais le

fils légitime ne fut pas heureux dans la lutte, car le bâtard était d'une force surnaturelle; d'où il advint que la bâtardise rossa complètement la légitimité; et le jeune comte était sous les pieds de l'apprenti valet d'écurie, quand monsieur son père et monsieur son cousin furent attirés par ses lamentables cris.

— Oh, mon oncle! dit la jeune vicomtesse de Survilliers, pupille de M. de Mont-Gray, en accourant au-devant du noble comte.

— Oh, mon oncle! venez donc voir comme mon cousin est arrangé!... Et la folle de se tenir les côtes, pour rire plus à son aise.

— Morbleu! vicomtesse, je le vois

bien, et je suis surpris que vous trouviez plaisant le spectacle de la figure du noble rejeton des comtes le Besme de Mont-Gray livré au poing roturier de ma valetaille.....

Les domestiques avaient séparé les combattans, et contenaient le petit palefrenier, qui se démenait entre leurs mains, comme un diable dans un bénitier, tandis que le maître-d'hôtel qui était arrivé un des premiers sur le champ de bataille, armé de la serviette, signe distinctif de ses importantes fonctions dans l'hôtel, essuyait le nez du noble enfant rossé d'où partait un jet de sang.

— Eh! quoi, s'écria le comte du haut de son balcon; eh! quoi, ce

drôle a eu l'audace de se défendre contre mon fils le comte, contre son noble jeune maître!..., et vous, laquais, vous l'avez souffert..... Que ce drôle prenne ses trois ou quatre guenilles, et qu'on le chasse; il est bien heureux qu'on ne le fasse pas périr sous le bâton.... qu'il retourne auprès de sa mère!

Et le petit malheureux, après avoir fait son paquet dans un vieux bonnet de laine, s'éloigna de l'hôtel au milieu des huées des vils esclaves de M. le comte de Mont-Gray.

..... Il arriva rue des Ciseaux... il monta au cinquième étage d'une maison d'ignoble apparence.... il frappa.... une voisine vint ouvrir, et il entra

dans une petite chambre où tout respirait la plus affreuse misère... C'était l'asile de sa mère, malade et manquant de tout..... La pauvre femme n'était plus qu'un spectre..... elle avait tant souffert pendant un hiver long et horriblement froid.

Et l'enfant, le soir, mendiait du pain pour elle.... et un de ces soirs, las de mendier en vain, il s'assit auprès du lit de la mourante, qui lui apprit que celui qui avait cru faire beaucoup pour lui en lui faisant panser ses chevaux; que cet homme, qui l'avait chassé de son hôtel, était son père, et que devant la nature il était l'égal du noble héritier des Mont-Gray.

L'enfant ne comprit pas tout, mais

il vit bien qu'il avait droit aux secours et à la protection de la noble et riche famille. Il embrassa sa mère et partit.

Arrivé devant cette maison superbe, d'où il avait été expulsé si honteusement, l'enfant sentit battre son cœur avec force; il semblait qu'il allait tenter une entreprise bien dangereuse..... Pourtant il se rappela la pauvre femme mourant de faim sur son grabat ; et franchissant le seuil de l'hôtel avec courage, il pénétra, aux yeux des valets étonnés de sa hardiesse, jusques dans le cabinet du comte, qui était occupé à donner une leçon de blason à son fils, et qui lui expliquait ce que c'était qu'un *champ de gueule*, *une*

pièce de distinction et un fond sablé d'or.

— Que veut ce coquin, et pourquoi vient-il jusqu'ici?

— Je viens demander des secours pour ma mère.

— Je suis bien surpris que mes gens laissent ce petit misérable arriver jusqu'à moi.... Hors d'ici....

— Par pitié, du pain! du pain pour ma mère!

— Hors d'ici, te dis-je.... tu n'auras rien....

Le jeune de Mont-Gray, ému, allongea sa main et présenta une bourse à l'enfant.

— Non, dit le comte en arrêtant le bras de son fils.... Non! non! il ne

faut pas encourager la fainéantise de ces coquins de gens du peuple.

— Par pitié, du pain! du pain pour ma mère! Et il embrassait les genoux du comte.

— Qu'elle travaille, ta mère!

— Elle est malade.

— Eh, bien! qu'elle aille à l'hôpital, on la soignera pour rien.... les hospices ne sont pas faits pour les chiens.... Allons, pars!

Le jeune homme leva la tête alors, et jetant sur les deux Mont-Gray un regard fixe et perçant, il s'écria d'une voix forte:

— Et pourtant le comte de Mont-Gray est mon père, et pourtant celui-ci est mon frère.

—Insolent!

—Oui, ma mère m'a tout avoué.

—Vil bâtard, éloigne-toi, ou....

—Non, je ne m'éloignerai pas... je suis ici chez moi, chez mon père, et celui qui est le fils chéri ne doit venir qu'après moi.

—Canaille impudente, tu vas me le payer!....

—Holà! dit-il à la troupe de valets qui était accourue au bruit de la discussion, holà! qu'on me jette ce petit bandit à la porte, et qu'une forte correction lui fasse perdre l'envie de venir même en compter les clous..... Sarazin, prends ton fouet de poste, et mets César aux trousses de ce vaga-

bond..... Voilà comme ça se pratiquait autrefois!

Sarazin et César obéirent; les coups de fouet de poste, et les coups de dents du molosse hargneux, mirent bientôt en sang le corps du jeune bâtard, qui, hors d'haleine et couvert de blessures, fut en peu de temps loin de l'hôtel paternel, et se traîna, non sans peine, jusqu'au grenier qu'habitait sa mère.

Deux chandelles des huit étaient allumées; auprès du lit, la vieille voisine était agenouillée..... La mère de Zacharie était morte..... morte de besoin et de misère.

Le bâtard donna un dernier baiser à celle qui l'avait porté dans ses entrailles d'amante.... il déposa ce baiser

sur les lèvres bleuâtres de la morte. Il ne pleura pas, car ses yeux ne pouvaient s'humecter, et il ne soupira même pas, car il n'y avait plus de place dans son cœur que pour la haine, la vengeance et la rage... Ce cœur d'enfant s'était changé tout en fiel. Il laissa la vieille dire un *Miserere* pour le repos de l'âme de la défunte, descendit en silence, et il alla mendier.

II.

L'IN-PACE.

Dans l'une des galeries souterraines qui servaient de sépulture aux religieux du couvent des Célestins, on remarquait à l'extrémité orientale, vers les premiers jours de juillet 1789, près du mur qui soutenait les terres du jar-

din, un massif de mâçonnerie dont les plâtres encore humides annonçaient que la main de l'ouvrier avait tout récemment parcouru cette construction partielle qui figurait assez bien une tombe murée: seulement il aurait pu paraître étonnant à celui qui n'aurait pas connu les règles de certains ordres religieux et la manière dont la justice distributive y était entendue, qu'une espèce de rempart fût ainsi opposée à l'être frappé du sommeil éternel que la terre semblait recéler en cet endroit, comme si l'on eût craint sa résurrection d'entre les morts et sa funèbre apparition parmi ses frères encore occupés à psalmodier pour lui les chants sacrés de mort: et pourtant

on eût en vain cherché quelle autre cause pouvait avoir, dans un tel lieu, amené l'érection de cette espèce de mausolée. On pouvait penser qu'il venait de séparer, de ceux qu'il avait laissés derrière lui, un être privé de vie, mais jamais on n'eût supposé qu'il cachait un homme vivant, plein de force, de santé et de vigueur, enfoui là par ses frères qui prétendaient avoir reçu de lui une injure qui ne pouvait être expiée que par une horrible agonie et la plus affreuse de toutes les morts.

Cependant, à quelques toises au-dessous de ce massif de mâçonnerie, dans un caveau de six pieds carrés qui ne recevait d'air ni de jour par aucune

issue, était en ce moment, debout, les bras croisés, le dos appuyé contre la muraille et le regard fixé sur la terre, un homme de vingt ans à peu près, d'une taille au-dessous de la moyenne, mais doué de proportions athlétiques et d'une expression générale d'énergie, de rudesse et de sauvagerie qui aurait rendu son aspect presqu'effrayant quand bien même il eût été revêtu d'un tout autre costume que celui qui le couvrait dans cet instant : mais son étrange accoutrement en faisait réellement un objet de terreur. En effet, le vêtement dans lequel il était enveloppé n'était autre chose qu'un long linceul qui lui descendait de la tête aux pieds comme dans ces vieux ta-

bleaux d'églises qui nous représentent Lazare sortant du tombeau : à côté de lui était un cierge allumé retenu par un anneau de fer scellé dans le mur; un peu plus loin, à terre, une cruche d'eau et un pain de trois livres encore tout entier; dans un des angles, un objet hideux, repoussant, gisait à terre : c'était le squelette d'un homme, qui, sans nul doute, avait depuis long-temps subi dans ce triste réduit le sort destiné au compagnon qu'on venait de lui donner. L'extrémité des bras du squelette touchait un endroit de la muraille dont les pierres paraissaient avoir été déchirées et arrachées avec les dents et les ongles,

dans les dernières convulsions d'un horrible désespoir.

A la distribution du local, à l'impossibilité bien évidente qu'un homme pût y vivre au-delà de quelques mois, il était facile de voir que celui qui s'y trouvait maintenant, ne pouvait pas y être enfermé depuis bien long-temps, car le peu de vivres déposés à ses pieds, n'avait pas été entamé ; et néanmoins les facultés physiques et morales de ce personnage ne paraissaient pas encore altérées, autrement que par une sorte de fureur concentrée, de rage intérieure, dont les symptômes se manifestaient par un regard enflammé, un grincement de dents convulsif, tout-à-coup suivi d'une effrayante immobilité.

Enfin il fit un mouvement brusque et violent, qui le débarrassa de son lugubre manteau et le fit tomber à terre. L'homme était nu jusqu'à la ceinture, et alors on eût pu remarquer toute la vigueur de sa constitution, et la force extraordinaire que devaient recéler les muscles agités d'une fièvre de fureur, et qui roulaient sous leur enveloppe avec une effrayante rapidité.

L'homme marcha, alla et revint deux ou trois fois dans l'étroit espace qu'il avait à parcourir, et s'arrêta en face du cierge, en laissant échapper un soupir, qui ressemblait à un gémissement.

— Un tiers de consumé, dit-il sourdement....., c'est vingt-quatre heures

d'écoulées... encore deux fois autant, et une nuit éternelle commencera pour moi..... Les scélérats! comme s'ils ne le méritaient pas cent fois plus que moi..... brigand de prieur... parce que j'ai un peu houspillé cette drôlesse de présidente.... et pour cela il faut mourir.... mourir de faim dans cet exécrable trou! Oh! si j'avais pu les y entraîner avec moi..... mais tous contre moi..... tous, les lâches! quelques-uns pourtant se rappelleront long-temps la journée d'hier... ils ont senti ce que peuvent ces bras.....ces bras qui n'ont jamais rencontré un fardeau qu'ils n'aient enlevé, comme un épervier emporte un moineau..... Mais lui..... lui.... le prieur !... lui qui m'a fait jeter

ici, je n'ai pu le saisir.... il se tenait au loin le misérable moine! si j'avais pu l'atteindre, au défaut d'une arme, mes ongles lui seraient entrés jusqu'au fond de la gorge.... je lui aurais broyé le crâne avec mes dents!..

Ici le fougueux jeune homme fit une pause et deux ou trois tours; par mégarde il s'embarrassa les pieds dans les jambes du squelette étendu à terre, et trébucha.

— Que l'enfer te confonde, s'écria-t-il en repoussant du pied avec violence la carcasse vide et desséchée du mort, dont les os, en se disloquant, rendirent un bruit qui semblait reprocher au vivantson injuste brutalité.

— Ce n'est pas assez, continua-t-il,

d'être assassiné par ceux de là-haut, il faut encore que celui-ci me fasse rompre le cou.

Mais cette réflexion parut se présenter à lui sous un aspect d'un sombre plus grotesque, car il se mit à rire, mais comme rirait un damné.

— Et quand je me serais rompu le cou, reprit-il, le beau dommage..... il faut toujours que je saute le pas..... all ons,j'ai eu tort.. pardon, mon vieux! je te promets que nous vivrons en paix, jusqu'à ce que j'aille te joindre.

Il continua sa promenade; au bout d'un instant, il passa sa main sur son estomac:

— J'ai faim, dit-il, horriblement faim! si je mangeais ce pain qu'ils m'ont

jeté là comme à un chien ! non, ce serait prolonger ma misérable vie.... il faudrait recommencer à souffrir.... ce qui est fait est autant de fait.... Mais j'ai soif... encore plus que faim... je me sens brûler, je puis boire... une gorgée d'eau ne m'empêchera pas de mourir!

Et il saisit la cruche remplie d'eau, dont il vida plus de la moitié d'un seul trait.

— Ouf, reprit-il après avoir bu, et en poussant une longue aspiration, il me semble que j'y vois plus clair maintenant... cette eau est excellente... Ah! ce gredin de père Luchard qui, tandis que je lutte ici contre la mort, est là-baut qui se vautre dans la bonne chère et la débauche! le misérable, s'il me

tombe jamais entre les mains!..... Imbécille....., j'ai déjà dit cela, j'ai trois jours à vivre... et je menace ! Si j'eusse prévu ce qui m'est arrivé, pas un ne m'aurait échappé, je les aurais tous rôtis, comme des marrons, dans leur repaire.... mais je devais finir ainsi... J'ai toute ma vie été en butte à la haine, au mépris, aux mauvais traitemens de mes semblables..... mon existence a été un combat continuel contre l'espèce humaine..... la lutte n'était pas égale..... il était juste que je succombasse..... quand je raisonnerai là-dessus jusqu'à ce que ma langue s'attache à mon palais, et que je n'aie plus la force de la remuer, il n'en sera ni plus ni moins.. je me sens la tête lourde..... tous les

membres brisés... si j'essayais de dormir..., ce sera toujours autant de pris sur l'ennemi..... Encore si j'avais un peu de paille..... une pierre pour appuyer ma tête... mais rien !.. Ah ! et le voisin!... allons! l'ancien, tu vas me servir d'oreiller.

Et le plus tranquillement du monde, il rassembla dans un coin les débris du squelette, en forma un monceau, s'étendit à terre, et posant sa tête sur les os humides et glacés de son triste compagnon, il s'endormit, et bientôt l'in-pace devint silencieux comme la mort.

Après douze heures d'un profond sommeil, l'homme de l'in-pace s'éveilla en sursaut :

— Scélérat, s'écria-t-il, je te tiens enfin... c'est à mon tour!...

Et il pulvérisa entre ses larges mains la tête du mort sur les os duquel il s'était endormi.... Il croyait probablement tenir celle du prieur, cause de son affreux supplice.

Mais il ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec étonnement...

— Où donc suis-je? dit-il, je me sens glacé!... qu'est-ce donc que cette fumée.....?..... il y a de quoi étouffer.

Il se leva, étendit les bras, toucha les murs de son cachot, aperçut sa cruche et son pain, et reprit la conscience de son horrible position.

— Enfer et malédiction, s'écria-t-il de nouveau avec le grincement de dents d'un damné... comment se fait-il que j'aie pu l'oublier!.... mourir.... même de faim... ce n'est rien.... mais mourir sans vengeance... ah!!!

Il cessa de parler, mais tout son corps était agité de convulsions, ses dents se choquaient avec violence, ses membres semblaient prêts à se disloquer; il fut obligé de s'asseoir. Bientôt il se calma et parut pendant une heure abîmé dans ses réflexions...

Au bout de ce temps, il recommença son monologue en poussant un profond soupir.

— Je ne croyais pas la faim une

chose si cruelle, dit-il... combien y a-t-il donc que je n'ai mangé!...

Il regarda le cierge qui brûlait toujours.

— Si j'en crois cette horloge, continua-t-il, il y a trente-six heures que je suis ici.... trente-six heures!.. c'est beaucoup et ce n'est guères.... je puis encore aller quatre, cinq, six jours peut-être!... qui sait!... j'ai une constitution de fer... sept à huit jours sans manger!... Cependant, si je voulais... 'ai là du pain... je pourrais rompre le jeûne qui me torture... pourquoi pas!.. non... il faudrait toujours en revenir au point où je suis.. Non!

Il détourna les yeux pour ne plus

apercevoir le pain tentateur..... mais au bout de quelques minutes, il jeta de ce côté un regard furtif.

— C'est souffrir doublement, reprit-il, je mangerai... et quand ce sera fini... eh! bien alors, force à moi sera de me résigner... Oui, je mangerai!..

Il alongea la main et saisit le pain dont le contact parut lui faire éprouver une sensation délicieuse. Il l'examina quelque temps avec une espèce de sensualité; puis le rompit et en prit une bouchée.

— Je n'ai jamais rien mangé de si bon, dit-il, en savourant le morceau qu'il venait de porter à sa bouche.... si je m'en croyais, je mangerais ce pain entier dans un seul repas! Mais, il faut

économiser!.... économiser!... comme s'il ne fallait toujours pas qu'il finisse, et qu'alors... Cependant, si là-haut ils se repentaient... s'ils venaient me tirer d'ici... Eux! se repentir!... Ah!.. comment, je ne pourrai jamais me venger!.. jamais il ne me tombera entre les mains un homme sur lequel je puisse rassembler autant de maux que l'on m'en fait souffrir..... non, jamais!..... Si les murs pouvaient s'ouvrir... une heure... une heure seulement.... ah! je rentrerais ensuite avec délices dans ce tombeau, et de ces hommes, il n'en resterait pas un derrière moi pour rire de mon supplice!..... je leur arracherais les entrailles.... je les apporterais ici... j'en apaiserais ma faim!...

Après, il resta plusieurs heures sans dire un mot.... Il se promena, alla et vint et s'arrêta souvent devant le cierge qui continuait de brûler.

De temps à autre, une espèce d'horripilation parcourait ses membres; des imprécations sourdes, brèves, s'échappaient de sa bouche; puis, il levait des yeux hagards vers le haut de son cachot : de temps à autre aussi, il revenait à sa cruche et à son pain. L'impitoyable faim le pressait dans ses mains de fer... puis, il dormit encore un peu... Enfin, la soixante-douzième heure expira, et le cierge arriva à son terme, jeta une flamme vive et blanchâtre... L'homme se leva avec effroi,... il fixa sur le débris de mèche qui je-

tait une faible clarté, un regard stupide...

— Tout est consommé!.. dit-il plus plus de pain... plus d'eau... plus de lumière!...

Ses yeux rencontrèrent les os du mort sur lesquels il avait reposé... tout son corps frissonna!...

— Voilà comment il a fini..... pensait-il!...

Le cierge brilla de nouveau.... sa flamme bleue et rouge s'éleva jusqu'à la voûte; puis s'évanouit entièrement, et tout resta dans une profonde obscurité.

L'homme recula avec horreur et resta ensuite dans une immobilité complète.... Cet homme si fort, si vi-

goureux, si hardi, tremblait comme une feuille!..... il n'osait plus bouger de la place à laquelle il semblait cloué.

— Je n'attendrai pas la fin de tout cela, dit-il au bout d'une demi-heure... essayons!

Il recula de quelques pas, et s'élançant avec fureur, il se frappa la tête contre le mur..... La pierre rendit un son sec et un faible écho... Le désespéré tomba à la renverse privé de sentiment!...

Quand il revint à lui, il lui sembla avoir une fièvre ardente... ses oreilles tintaïent..des paillettes de feu passaient à l'infini devant ses yeux... Il voyait rouler, courir, se cercler de petits filets de flamme, jaune, bleue et rouge

qui se dilataient, se rassemblaient et formaient ensuite devant lui une nappe immense comme un firmament tout parsemé d'étoiles...

Il porta la main à sa tête... quelque chose de gluant était collé sur son visage et concrétait ses cheveux..... c'était du sang...

— Il faudra mourir, comme ils l'ont décidé, dit-il, en soulevant sa tête alourdie et douloureuse!...

En ce moment, il lui sembla que la terre tremblait; il crut entendre des bruits semblables à ceux qui précèdent l'éruption d'un volcan, dans le lointain... Il se leva sur son séant...

— Ce sont des prestiges, reprit-il...

Cependant il prêta l'oreille..... Le

bruit recommença, il crut même entendre comme la chute d'un corps pesant qui retentit jusque sous les voûtes qui se trouvaient au-dessus de lui...

— Plus de doute, s'écria-t-il, mais qu'est-ce que cela veut dire?.. Ah! s'ils se repentaient déjà!... non, des prêtres ne pardonnent jamais!

Il fut interrompu par une seconde secousse que parut éprouver son cachot... et le roulement d'un fleuve qui brise ses digues, sembla s'étendre au-dessus de sa tête..... Il se leva tout-à-fait... Son cœur se contracta...

— Qu'est-ce donc, dit-il? osant à peine respirer.

Un profond silence avait succédéau

fracas..... Le prisonnier crut encore une fois s'être trompé, avoir été abusé par le délire de la fièvre..... Mais soudain le retentissement des coups répétés de plusieurs marteaux qui retombaient avec force exactement au-dessus de sa tête, se fit jour à travers l'épaisse enveloppe de pierre.

— Serait-il vrai? s'écria-t-il.

Ses membres se raidirent, son sang se précipita avec violence dans ses artères... il faillit tomber à la renverse.

Mais le travail continuait... Au bout de deux minutes.... une pierre se détacha d'en haut et passa près de sa figure... Un air frais pénétra, et une voix cria par l'ouverture :

— Zacharie!

— A moi, répondit le prisonnier en poussant un cri qui ressemblait au rugissement d'une lionne ressaisissant les petits que le chasseur vient de lui enlever... A moi!...

Et il s'élança vers le haut en essayant de se cramponner aux murailles...

— Zacharie! cria de nouveau la voix..... prends garde..... les pierres pourraient te blesser... prends cette corde... attache-la sous tes bras....

Une corde tomba par le long couloir qui d'en haut aboutissait au cachot.... Le prisonnier la saisit, s'y accrocha avec la force désespérée d'un homme qui se noie, grimpa jusqu'au bout comme un chat sauvage, et s'élança hors de l'in-pace.

— Il n'est pas mort ! crièrent mille voix à la fois...

L'homme porta ses regards de tous côtés, aperçut une foule d'êtres bizarres, armés de mille manières, portant des flambeaux, et dont l'ensemble était presque fantastique. Près de l'ouverture du trou était un moine qui s'écria :

— Zacharie... tu es sauvé !

Celui auquel ces mots étaient adressés, jeta encore un regard sur tout ce qui l'entourait, et se crut transporté au milieu d'un sabbat de démons.

Tout-à-coup il s'élança à travers la foule qui, frappée de cette apparition muette et effrayante, se fendit pour le laisser passer : il parcourut la ga-

lerie comme un trait, franchit un escalier, traversa l'église et disparut.

— V'là un drôle de paroissien, dit un des hommes qui était resté près de l'ouverture de l'in-pace... il ne remercie pas seulement... mais quoique ça, faut que je voie c'qui y a là-dedans.

Il prit un flambeau, et se laissant glisser le long de la corde il arriva au fond du caveau. Mais à peine y était-il, qu'il poussa un grand cri : on se hâta de le retirer, il était à demi-mort de frayeur...

— C'est une âme, dit-il, c'est une âme qui vient de sortir de là, j'ai vu des ossemens, en bas... ne restons pas ici.

La foule se précipita hors du souterrain et s'enfuit épouvantée.

III.

UNE ÉMEUTE.

TANDIS qu'au fond de son tombeau l'homme de l'in-pace se livrait aux accès d'une inutile fureur contre ses bourreaux, d'autres hommes non moins furieux, non moins irrités, s'abandonnaient au-dessus de sa tête à

tout ce que les passions populaires, mises en jeu par le besoin, la crainte et la haine, ont d'énergique et de terrible. L'heure d'une inévitable révolution venait de sonner, et un mouvement effrayant agitait les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau: les nombreux ouvriers qui peuplaient ces quartiers de la ville, avaient abandonné leurs boutiques, s'étaient divisés par groupes et par bandes, et stationnaient au coin des rues, en s'entretenant avec feu des événemens et des bruits du jour; ou armés de bâtons, de piques grossières, de fusils en mauvais état, et de tout ce qui pouvait au besoin faire une arme, se promenaient en proférant d'affreuses imprécations contre ceux

qu'ils supposaient les auteurs ou les fauteurs des dangers, dont on disait le peuple menacé. Le son des cloches faisant entendre un lugubre tocsin, quelques coups de feu tirés sur les boulevards, et échangés entre les gardes-françaises, et des troupes étrangères à la solde de la cour; les discours de gens exaltés, et se constituant dans les carrefours les orateurs des curieux et des oisifs, augmentaient à tous instans la fermentation qui régnait de toutes parts.

Au coin de la place Baudoyer, un homme petit, maigre, grèle, mais dont l'expression physionomique annonçait un contentement parfait de lui-même, et dont aussi la hotte, le cro-

chet et le costume singulièrement négligé, dénotaient la profession, haranguait deux cents individus de sa sorte, ou à peu près, rassemblés autour de lui.

— Oui, mes enfans, disait-il, il y a-z-une conspiration permanente et respective, entre les nobles et les seigneurs, pour abîmer le pauvre peuple..... Oui les scélérats, y-z-ont dit, que de la paille et du foin z-hachés, c'était cor trop bon pour la populace, comme nous pourrions-t-être vous et moi.... et faut voir c'qui passe à Versailles en ce moment z'actuelle... y-z-y font des gorges-chaudes, et des fameuses ribottes, en investivant par les fenêtres et dans leu-z-appartemens, tous ceux qui ne sont pas nés dans

l'parchemin, ou dans la soutane... Tenez demandez plutôt à c't'enfant qu'est mon p'tit neveu, et qui fera honneur j'l'espère à sa famille.... Demandez-lui c'qu'il a vu-z-et entendu-z-à Versailles, d'où qu'il arrive à travers mille dangers de toutes espèces... Viens ici Galopin, Galopin c'est un nom d'amitié, viens et raconte ce que tu as vu z'et entendu.

Un petit drôle de douze à treize ans, à la mine effrontée et au regard impudent, grimpa à côté du discoureur.

— Oui dà, dit-il, que j'ai-z-été-t-à-Versailles, et qu'j'en ai vu des drôles d'histoires..... y-z-en a d'ces soldats et d'ces canons tout le long de la route. et tout par dedans les champs... et puis

des Allemands et des Suisses qui n'font que baragoiner qui vont brûler Paris comme une vieille chiffe, et qu'ça va faire qu'un déjeuner pour eux..... Et puis faut voir c'que j'ai vu dans le château de Versailles, ous-que j'me suis faufilé c'te nuit dedans la cour, et que j'ai parvenu à me grimper vers une croisée d'une salle, ous qu'y avait un bal, et qu'on entendait des violons et des flûtes, qui jouaient des airs de contre-danses et des menuets de toutes les façons, et des militaires qu'étions en rouge, en bleu et en verd, et qui se pavanions après les danses, et qui disions des horreurs contre le peuple de Paris, qui l'voulions absolument faire fusiller d'un bout à l'autre, et

mille autres histoires que j'ne peux pas dire, vu qu'un rouge m'a-t-aperçu, et qu'il m'a fait descendre à grands coups d'crosse, que j'en ai tout l'bras noir et écorché, dont voilà comme il m'a-t-arrangé et que j'me suis ensauvé pour pas être tué sur la place... et que c'est en revenant que j'ai vu tous ces soldats qui venons sur Paris, pour le défoncer et l'brûler.

— C'est vrai... c'est vrai, s'écrièrent plusieurs voix, on vient d'nous en dire autant là-bas...

— Mes amis, reprit l'orateur, ce serait-z-une lâcheté particulière que de se laisser-z-assassiner ainsi sans se défendre... moi je suis pour la défensive à main-z-armée...

— Oui! s'écria du milieu du groupe une fille de seize à dix-sept ans, dont l'œil noir, le teint animé contrastaient singulièrement avec les figures presque toutes basses et ignobles qui l'entouraient, oui il faut vous armer... Ah! si j'étais homme, je n'f'rais pas de discours, mais.....

— Tiens, Catherine, dit le premier garçon de M. Santerre le brasseur, qui se trouvait à côté de la jeune fille, est-ce que tu veux faire la manœuvre?.... veux-tu que nous la fassions ensemble, tu vaux la peine, tout de même...

Le garçon brasseur reçut un vigoureux soufflet, pour sa plaisanterie.

— Grand imbécile, dit la jeune fille, au lieu de dire des bétises, tu ferais

mieux de t'informer s'y aura demain du pain chez l'boulanger, et si les Suisses ne viendront pas boire ta bière sans t'la payer...

— L'enfant dit vrai, cria-t-on de toutes parts..... l'enfant dit vrai..... y a des boulangers qui disent qui n'ont plus pour cuire que deux jours..... et après faudra donc manger la paille hachée.....

—Y a des accapareurs... y a des provisions dans les grosses maisons...

— Faut y aller....

— A l'hôtel Bézenval...

— Cheux le prince de Lambesc....

— Eh! non! y a pas seulement d'quoi nous faire des crêpes dans tout ça... c'est dans les couvens que les gre-

niers et les caves sont pleins.... c'est-là qu'il faut aller...

— Aux Célestins, y a une grange qu'en dégorge de blé et de provisions.

— Et les caves... les caves.... il y en a du fameux du vin... j'en sais quéque chose, j'y ai travaillé..,

— Aux Célestins!., aux Célestins!..

— Allons, dit un homme de la foule, à celui qui avait joué le rôle d'orateur, allons, Binoche, toi que tu penses à des idées fisques sur les événemens, viens-t-en aux Célestins..... tu conduiras le coup d'main.

— Faites excuses, Prévot répondit l'orateur, je ne puis pas-t-en être, faut que j'aille soi gner mon petit neveu Galopin qu'a-t-été si maltraité par la scé-

lératesse des grands, et puis d'ailleurs mon mannequin est plein de marchandises, il faut que j'aille m'en débarrasser chez M. Pichotte, riche accapareur d'os et de vieux chiffons; encore un fameux gueusard que celui-là pour le pauvre ouvrier. Chemin faisant je prendrai des informations, et j'en rendrai compte aux amis indubitablement.

— T'as toujours été bon pour le discours, toi, Pierre Binoche, murmura l'interlocuteur, mais du reste t'es-t-un fier capon... on s'passer a de toi...

Puis il se retourna vers la foule.

— Qui est-ce qui veut suivre Roch Granut, prevôt d'une respectable société de chiffonniers, dit-il en élevant

la voix... il peut se vanter d'être capable de déguster le vin des Célestins, et d'emporter son sac de trois cents sur son épaule.

— Marche ! dirent vingt voix..... marche !

— Et des armes... des armes !..

— Tiens, et c'te boutique qu'on vient de fermer, il y en a là plus qu'il nous en faut.

C'était le magasin d'un armurier qui venait de se barricader, dans la crainte d'être volé dans le tumulte; en un clin-d'œil sa boutique fut enfoncée, et dégarnie de tout ce qui avait l'apparence d'une arme. Puis la troupe se mit en marche.

Plusieurs scènes à peu près sembla-

bles se passaient dans les environs et dans le faubourg Saint-Marceau.

Deux heures après, le couvent des Célestins était investi par douze ou quinze cents hommes, qui s'y introduisirent soit en escaladant les murs, soit en enfonçant les portes, que les religieux avaient barricadées de leur mieux. Mais le souffle seul de cette multitude effrénée aurait suffi pour renverser de plus formidables barrières que celles opposées par de faibles moines. Le couvent fut bientôt envahi par les pillards.

— Où sont-ils donc, criait-on de toute part, où sont-ils ces gredins qui s'engraissent et se divertissent aux dépens du pauvre monde..... faut leur

faire voir c'que c'est qu'la misère... s'ils veulent du pain, ils f'ront comme nous, ils le gagneront à la sueur de leur front.

— Brûlons la barraque, ce sera plutôt fait, dit un homme à figure rébarbative, qui n'appartenait à aucun des corps d'ouvriers formant la plus grande partie du rassemblement, et qu'il était facile de reconnaître pour un bandit de profession, soudoyé par un de ces meneurs cachés, qui avaient intérêt à compromettre la révolution dans son origine et qui voulaient l'exploiter pour le compte de leur basse ambition.

— Toi, tu vas t'taire, dit le prévôt des chiffonniers... on est venu ici pour avoir du pain...mais ce n'est pas comme

ça qu'on veut le cuire.... si j't'entends encore, ma pique te servira de cure-dent...

Le bandit s'éloigna, grimpa un escalier, enfonça une porte d'appartement, et s'amusa à briser les meubles où il supposait trouver de l'argent.

On cherchait en vain les religieux, pour savoir où étaient leurs approvisionnemens. Ils s'étaient tous réfugiés dans le chœur de la chapelle.

Seulement un vieillard infirme, et qui n'avait pu quitter sa cellule, tomba entre les mains des insurgés.

Deux de ces bandits, dont l'un venait d'être chassé par Granut, voulaient avant toute explication, assommer le vieillard que la frayeur empêchait de

répondre assez promptement aux interpellations qu'on lui adressait de tous côtés. Mais Granut s'y opposa de nouveau et questionna le moine qui lui donna les renseignemens dont on avait besoin, et ajouta :

— Mes enfans, puisque vous paraissez avoir de si bonnes intentions, je dois vous révéler une chose infâme, une action horrible de ces moinillons que je n'aime guère plus que vous, bien que je porte leur habit. Un de nos jeunes frères et mon ami, pour une faute bien grave sans doute mais dont la punition est affreuse, a été jeté dans un cul de basse fosse où sans doute il périra bientôt, si vous ne daignez le sauver!.. Le voulez-vous?

Et ici le vieillard ajouta quelques explications qui firent frémir une partie de l'auditoire :

— Oui-dà, dit le prévôt... bien qu'un moine ne vaille guère la peine qu'on se donnerait pour sauver un caniche de la rivière, ceci est un peu trop fort... faut y aller voir..... allons, vieux sapajou, tu vas nous conduire à l'endroit.

On prit le vieillard sous les bras, et on se dirigea vers l'église.

Le prieur était à l'autel et chantait un *Miserere*, les frères faisaient chorus.

— Serrez-moi ce capon-là, dit Granut en désignant le prieur... ça me fait l'effet d'un sournois qu'il faudra soigner tout-à-l'heure.

— N'approchez pas l'oint du Seigneur, dit le moine en étendant le bras; anathême sur vous...

— J't'en vas d'passer moi d'l'anathême, dit un porte-faix..... Allons, marche!

Et il lui donna un coup de la crosse de son fusil dans les reins... Le prieur sentit l'irrésistibilité de l'argument, marcha lentement en se frottant l'échine et ne souffla plus mot d'anathême. On se saisit aussi d'une douzaine de religieux, le reste se dispersa dans le plus grand désordre.

Granut conféra un moment avec quelques autres chefs de l'expédition; puis suivi de deux ou trois cents individus, il se dirigea vers une porte pra-

tiquée derrière le chœur, la fit enfoncer et s'aventura dans un long et large escalier, toujours conduit par le vieillard que portaient deux des plus vigoureux de la bande.

Tandis que le prévôt des chiffonniers Saint-Marceau visitait la partie souterraine du couvent, tout le reste des pillards se répandait dans les différentes parties de la maison et faisait main basse sur tout ce qui avait la moindre valeur : mais ce fut avant tout sur une grange immense remplie de sacs de grain et de farine que se porta l'attention des insurgés qui la dégarnirent lestement; puis chacun des pillards vint déposer religieusement son fardeau au milieu de la cour, et cet amas

de céréales était gardé par une quinzaine d'hommes de la bande.

— Ça te fait mal au cœur, disaient au prieur ceux qui le gardaient, ça te fait mal au cœur de voir déménager la pâtée.... mais tu f'ras comme nous.... t'as des bras... tu travailleras si tu veux manger... entends-tu, fégnant?...

Bientôt une lueur brilla du côté des basses-cours..... Le feu venait d'être mis à la grange, encore à moitié pleine, et un groupe d'hommes furieux qui entraînaient un insurgé accusé d'être l'auteur de l'incendie, arriva au milieu de la cour.

On fit cercle autour des arrivans :

— Voilà un brigand, dit l'un d'eux, que personne ne connaît ici, qui n'est

d'aucun corps de métiers, et qui a été surpris mettant le feu à la grange pour empêcher d'enlever les provisions des accapareurs.

—C'est pas difficile, dit un assistant, y a deux balles dans ma carabine, et j'vas tirer son affaire à clair...

— Non... non... c'est trop bon pour lui... il faut le pendre...

— Pendons-le!.. pendons-le! cria-t-on de tous côtés..... mais où?... comment?..

On regarda à droite et à gauche : rien pour accrocher le bandit.

— Vous v'la embarrassés en beau chemin, dit un grand et gros garçon boucher en sautant sur un bloc de moëllons, tiens, Mignot, écoute...

Et il lui indiqua un autre bloc de pierres.

— Bon!... prends le bout de ma pique... appuie-la sur ton épaule... c'est çà j'en va faire autant, et tiens ferme.... Maintenant, vous autres..... passez-moi un nœud coulant au cou du particulier, et accrochez-le ici...

L'idée parut excellente, et fut accueillie par des bravos : l'énorme lance du garçon boucher, appuyée sur son épaule et sur celle de son camarade, formait une espèce de potence vivante qui atteignait admirablement le but qu'on s'était proposé. Le bandit poussait des cris lamentables, et voulait se défendre... Un vigoureux charbonnier lui lia les mains avec une corde qui

servait à fermer ses sacs..... et l'incendiaire fut pendu, mais pendu aussi dextrement et aussi proprement que si la chose eût eu lieu de la main du compère de Louis XI ou de celles du célèbre Sanson. Le charbonnier monta sur un des blocs, donna un coup de pied sur les épaules du supplicié qu'un porte-faix tira si violemment par les pieds qu'un craquement annonça la rupture de la vertèbre..... L'homme fit quelques mouvemens convulsifs... ses yeux sortirent de leurs orbites rouges comme du sang... son teint devint violet... sa langue fut chassée hors de son palais, et vint hideusement s'abattre sur un des coins de la bouche couverte d'écume... et tout fut fini.

— Si la justice était toujours faite comme ça, dit le garçon boucher en jetant le cadavre dans un coin, on n'serait pas obligé de payer tant d'épices aux juges, et ça serait autant de diminué sur la gabelle.

— Maintenant, dit un autre, c'n'est pas l'tout que d'pendre mes gueusards, faut encore songer au solide..... et des voitures pour emmener les provisions?

— Est-ce que tu nous prends pour des recrues?.. on y a songé... et y en a à la porte.

En effet plusieurs voitures entrèrent au même instant dans la cour, on les chargea de grain et de farine.

— Une idée qui m'vient, dit un des assistans, une fameuse idée... Qu'est-ce

que vous comptez faire de tous les révérends que v'la là?..

— Ma foi qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'un moine..... c'n'est bon ni à rôtir ni à bouillir.

— Eh ben! pas du tout, c'est qu'il faut les charger sur les charrettes et leur faire une procession triomphante dans toutes les rues... ça sera superbe pour le coup-d'œil... et puis y-z-auront l'air d'offrir eux-mêmes leurs marchandises, c'est plus honnête.

Un oui répété par mille bouches, sanctionna l'avis qui venait d'être ouvert, et malgré la résistance des pauvres religieux, force leur fut d'accepter la singulière ovation dans la-

quelle on voulait les faire figurer. Ils furent tous juchés sur des voitures.

— Et celui-là, dit quelqu'un en montrant le prieur resté à terre.... Et celui-là?

— Celui-là, c'est le chef d'la capucinière.... il reste là.... parce que Granut a deux mots à lui dire...

—A propos de Granut... eh ben! où est-ce donc qu'il est avec les autres? ils ne reviennent pas souvent.

— Il est p't'être resté sous le robinet d'une pièce de Bourgogne..... car y en a déjà une quarantaine qui sont alongés dans les caves, avec deux pouces de vin par dessus les yeux..... y-z-ont tout défoncé, quoi...

— Y faut y aller voir, qui qui vient avec moi?

A l'instant où cinq à six individus allaient se mettre en marche, pour gagner le côté par lequel Granut et sa troupe étaient passés, une espèce de fantôme parut à l'extrémité de la cour, tous les yeux se dirigèrent vers lui.... Mais le regard qu'il étendit sur cette masse d'hommes naguère si désordonnée et si bruyante, sembla la pétrifier, et au tumulte et à l'agitation succédèrent un profond silence et une complète immobilité.

Tout-à-coup les yeux du fantôme se fixèrent sur le prieur, ils devinrent rouges de sang, et semblaient lancer des éclairs.

— Je te tiens donc enfin, s'écria-t-il en se précipitant avec la rapidité de la foudre, vers le prisonnier, je te tiens donc enfin... à mon tour!..

Et avant que les hommes, qui gardaient le moine, fussent revenus de leur surprise, l'être bizarre qui venait de parler, malgré son apparente faiblesse, saisit le prieur..... ses bras, comme les serpents de Laocoon, l'enlacèrent d'une étreinte de rage..... il emporta le moine, qu'il soulevait comme un faix de paille, et l'enlevant au-dessus de sa tête, le rabattit avec la rapidité de la foudre, lui brisa la tête sur la mardelle d'un vaste puits qui était au milieu de la cour, lança le cadavre au fond du puits, perça les

rangs de ses libérateurs, que ce spectacle avait rendus stupéfaits, prit un temps de course et disparut.

IV.

LE FRÈRE PORTIER.

Et voici quel était l'homme de l'in-pace..... onze ans plutôt, par l'une des froides et noires soirées de décembre 1778, un enfant de huit à neuf ans, fort, bien constitué, mais les habits en désordre, tachés de sang

et souillés de boue, vint s'asseoir sur les marches de la première porte du couvent des Célestins. Bien qu'il parût tout transi et luttant contre de violentes douleurs, néanmoins aucune plainte ne s'échappait de sa poitrine, aucune larme ne coulait de ses yeux qui recélaient au contraire un feu sombre et une sauvage fierté: cependant après quelques minutes de repos, il parut céder à la force du mal qui le pressait; il s'évanouit; peut-être serait-il mort de froid, si un religieux qui rentrait en ce moment, n'en eût eu pitié, et ne l'eût fait transporter dans l'intérieur, où les soins les plus prompts et les plus efficaces lui furent donnés. On remarqua en le déshabillant que

son corps, ses bras et ses jambes étaient déchirés par de profondes morsures, et sillonnés par des coups de fouet ou de nerf-de-bœuf; mais aucune de ces plaies n'était dangereuse; elles furent bientôt cicatrisées.

Du reste, il ne put ou ne voulut donner aucuns renseignemens sur le lieu de sa naissance, et le pays qu'il avait d'abord habité, et comme il parut impossible de le renvoyer à ses parens, ou à ceux qui l'avaient élevé, il fut décidé qu'on le garderait, et qu'on l'emploierait aux cuisines, jusqu'à ce qu'il fût réclamé.

On l'éleva donc dans le noble métier de marmiton d'une capucinière, son office fut de tourner des broches,

de fendre du bois, et de faire quelques commissions; cette dernière partie de ses occupations était celle qui lui plaisait le moins, il se montrait toujours récalcitrant lorsqu'il s'agissait de sortir du couvent. Souvent il repoussait les observations et les remontrances qu'on lui faisait, et son humeur noire et revêche lui attirait quelquefois de rudes corrections; il s'y soumettait sans répondre un mot, sans pousser un soupir; mais aussitôt qu'il trouvait l'occasion de se venger il ne la manquait pas; il y avait toujours dans ses petites vengeances une teinte de cruauté et de méchanceté profonde, qui étonnait; et sans l'espèce d'égide dont le couvrait la protection du re-

ligieux qui l'avait recueilli, il eût été chassé vingt fois pour une. Du reste, il vivait constamment isolé, ne répondait guères que par monosyllabes, et tout jeune qu'il était, son cœur paraissait se complaire à nourrir sa haine contre les hommes. Cependant à travers mille tracasseries que lui attirait son caractère dur et sauvage, il grandit : ses forces se développèrent d'une manière surprenante. A dix-neuf ans peu d'hommes auraient pu lutter contre lui avec succès : les plus rudes travaux, les corvées les plus pénibles, n'étaient que jeux pour lui. Le couvent jugea dans son intérêt qu'il devait se l'attacher, et comme il avait reçu assez d'instruction pour faire une

espèce de *frère servant*, on lui donna ce qu'il fallait des ordres pour être portier de la maison : encore eut-on beaucoup de peine à l'amener à ce point. Une raison assez singulière qui le décida, c'est qu'il devait être chargé de faire subir aux religieux en faute, les punitions qui leur seraient infligées; et certes, dans la circonstance, il ne s'épargnait pas à la besogne : et lorsqu'un malheureux se montrait disposé à résister à un châtiment injuste ou trop sévère, alors le frère portier s'avançait, ses yeux étincelaient d'une joie cruelle, il saisissait le rebelle, et l'étreignant de ses bras, plus redoutables que ceux de Briarée, il le portait au fond d'un cachot, comme une

hyène emporte sa proie. Aussi le supérieur, qui aimait beaucoup ses aises, et s'occupait peu de la police de son couvent, était-il enchanté d'avoir un homme qui servît d'épouvantail, et qui se fît un bonheur d'exécuter ses ordres, sans qu'il fût obligé d'en surveiller l'exécution. Malgré la haine presque universelle, dont le couvent gratifiait le frère portier, celui-ci semblait devoir être long-temps la terreur de ses frères; mais le hasard avait décidé qu'il en serait autrement.

Un jour, un petit abbé, bien pimpant, bien mignon, au teint blanc comme un lys, à l'œil bleu, aux lèvres rosées, vint demander si le prieur était visible.

— Oui, répondit brusquement comme à son ordinaire le frère portier : le voilà dans la première cour, qui cause avec M. l'évêque de ***.

— M. l'évêque de *** , mon oncle !... Dieu ! je ne veux pas qu'il me voie.....

— Eh bien ! allez-vous en... et revenez plus tard.

— Oui, mon père, ce soir, à huit heures...

Le petit abbé se disposait à sortir lorsqu'un équipage s'arrêta au même instant devant la porte : un grave personnage en descendit. C'était un président à mortier, avec la perruque de grande tenue, et tout l'attirail du décorum d'un magistrat important.

Le petit abbé poussa un cri, se re-

jeta dans la loge du portier, et s'écria avec effroi :

— Oh ! ciel ! mon mari !... je suis perdue !...

— Heim ! dit le frère portier en regardant l'abbé sous le nez.

— Je vous en conjure, reprit celui-ci, sauvez-moi..... sauvez-moi..... je me meurs !...

Un coup de sonnette se fit entendre. L'abbé se jeta au-devant du frère qui allait ouvrir.

— Sauvez-moi, je vous en conjure, reprit-il avec angoisse.

Le frère saisit l'abbé, ouvrit une porte qui donnait dans une seconde pièce qui lui servait de cellule, et le poussa derrière son lit. Mais pendant cette

action, il passa sa main droite un peu au-dessous du rabbat de l'abbé, et y rencontra des formes qui ne devaient pas se trouver sous la soutane. Pour la première fois de sa vie, le frère Zacharie se sentit trembler; le sang lui porta à la tête; il se crut dans de l'huile bouillante. Néanmoins il courut ouvrir.

Le grave personnage entra, demanda le prieur, et passa outre. Frère Zacharie se hâta de gagner sa cellule, où l'abbé était blotti dans la ruelle du lit, près duquel Zacharie l'entraîna.

— Qui êtes-vous donc? dit-il d'une voix émue, et tout étonné lui-même de son émotion.

— Oh! mon père..... ne dites

rien... je suis madame de Survilliers.

— La femme du président qui vient d'entrer?...

— Oui...

— Mais je ne me trompe pas... vous êtes... oui, vous êtes aussi la nièce et la pupille du comte de Mont-Gray.

— Vous le connaissez, mon frère?.. Ah! par pitié, que votre silence...

— La pupille de Mont-Gray! dit en souriant d'une façon toute particulière le moine portier... sa nièce à lui!... Et que faites-vous dans cet équipage?

— C'est ainsi que de temps à autre je viens demander au père Luchard les saints conseils qui m'ont guidée jusqu'à ce jour... c'est lui qui m'a mariée...

Il a été mon directeur avant mon mariage, et...

— Ouais! interrompit le portier; mais il me semble que vous pouvez lui demander tout cela au confessionnal, sans prendre un déguisement...

Et la main du frère se porta de nouveau au-dessous du rabbat... L'abbé voulut reculer... le frère s'avança. Cependant c'était la première fois que sa main touchait une femme. Il n'avait aucune idée fixe sur le résultat que pouvait avoir le rapprochement de deux êtres de sexe différent. Mais sa nature de fer et de feu lui disait que ce n'était pas seulement pour des exhortations évangéliques que la présidente venait voir le prieur Lu-

chard... Un pur instinct le guidait; d'un bras il entoura la taille de l'abbé, et de l'autre main il fit sauter la soutane.

— Oh Dieu! mon père, que faites-vous? je vais crier.. ah quelle horreur!..

Un baiser qui en valait trente, ferma la bouche de l'abbé.

— Au secours!... ah! Dieu... miséricorde... ah! ah! criait l'abbé.

Et frère Zacharie ne répondait rien.

Mais au même instant, l'abbé qui s'était tu aussi, jeta un grand cri, repoussa Zacharie et se débattit comme un démon.

Frère Zacharie revenu à lui-même, se retourna, et aperçut derrière lui le révérend père Luchard, immobile,

l'air hébété et le teint jaune comme un citron.

Zacharie rétablit le désordre de sa toilette, tandis que la présidente se jetant au-devant du prieur, s'écriait :

— Ah, mon père!... vengez-moi.... ce misérable..... voyez l'état dans lequel il m'a mise... sans vous... un instant plus tard.... j'étais perdue...

Un éclair de fureur, de cette fureur livide et mortelle, qui dit : Je me vengerai! passa sur la figure du prieur, mais cet éclair fut rapide; Luchard savait à qui il avait affaire, il se contint, et dissimula.

— Mon frère, dit-il avec douceur, ce n'est pas bien!

— Sacredieu.... c'est pourtant bon, répliqua Zacharie.

— M. l'abbé, reprit le prieur, reprenez un maintien décent, et passez à mon oratoire...

L'abbé rajusta sa soutane, se refit de son mieux et sortit.

— Mon frère, ajouta Luchard, je vous pardonne... mais tu me le payeras cher, grommela-t-il entre ses dents.. et il s'éloigna en suivant l'abbé.

Vers minuit, et lorsque le frère portier était enseveli dans un profond sommeil, six des frères les plus vigoureux de l'ordre se glissèrent dans la cellule de l'insouciant portier, on lui passa au cou un nœud coulant, on se jeta sur lui, et lorsqu'il voulut se dé-

battre, le nœud-coulant fut serré, et il perdit connaissance, un quart-d'heure après, il était au fond d'un cachot pieds et poings liés, et garotté avec un art qui aurait fait honneur au plus habile des agens de M. Lenoir.

V.

LES FUNÉRAILLES D'UN VIVANT.

Le lendemain de ce bizarre événement, un chapitre extraordinaire avait été convoqué au couvent; là le frère Zacharie, les fers aux pieds, et revêtu d'une camisole de force, avait été interrogé sur l'accusation portée contre

lui par le frère prieur: il n'avait rien nié du fait qui lui était imputé, il avait au contraire donné à ce sujet quelques détails, qui avaient enfoncé mille poignards dans le cœur de son accusateur, et il avait demandé avec sa rude ingénuité, pourquoi on lui faisait un crime d'un fait que le prieur avait à se reprocher chaque jour, chose dont lui, portier du couvent et observateur par goût et par métier, avait pu se convaincre mille fois pour une; mais à cela le prieur, le miel sur les lèvres, et la rage dans le cœur, lui avait répondu anodinement qu'il en avait menti, car lui, prieur, ne se mêlait que de la conscience de ses pénitentes, et que le frère portier ajoutait à son

premier crime, un crime non moins grand, celui de calomnier son supérieur, pour quoi il méritait assurément le dernier supplice, ce dont convinrent unanimement les membres du chapitre, qui détestaient le frère-portier, et qui ne se souciaient pas qu'il se donnât les airs de prélever à la porte, sur leurs maîtresses, un droit de cuissage et de markette; en conséquence de ces bénévoles dispositions, toutes les voix consultées, il fut décidé que Zacharie était coupable d'un crime d'autant plus horrible, qu'il avait été commis sur l'une des ouailles du couvent, que la peine devait être proportionnée au délit, et que la mort seule pouvait expier suffisam-

ment un pareil forfait. Et comme l'église a horreur du sang, et qu'on ne traite pas un moine peccant, comme un cuisinier fait d'un poulet, dont la mort lui paraît nécessaire pour compléter un service, il fut aussi décidé que le frère-portier subirait une peine inouie, depuis long-temps tombée en désuétude, mais dont son forfait semblait justifier la rigueur; qu'enfin il serait envoyé dans la paix éternelle *in-pace*, au moyen d'un supplice, que les moines avaient renouvelé des Romains, et qui consistait à enfermer tout vivant le condamné, dans un caveau étouffé, qui n'avait d'autre issue qu'une ouverture en forme de puits par le haut, et que l'on murait comme

la prison d'Ugolin; c'est-là que le condamné devait mourir de faim.

Quand frère Zacharie entendit prononcer cette terrible sentence, à laquelle il ne s'attendait sans doute pas, sa taciturnité et son impassibilité ordinaire firent place à un mouvement de fureur, qui aurait pu devenir fatal à ses juges, si toutes les précautions n'eussent pas été bien prises; chacun de ses gestes était épié, et lorsqu'il fit, pour se dégager de la camisole qui l'emprisonnait, un effort qui eût ébranlé un pilier d'église, mais auquel résista l'infernale machine, les familiers se jetèrent sur lui, et de nouveau il fut obligé de céder à une force contre laquelle les siennes n'a-

vaient pas la liberté de lutter. Il se résigna, espérant peut-être que dans l'intervalle qui le séparait encore de la tombe, il trouverait un instant qui favoriserait une nouvelle tentative. On le reconduisit à son cachot.

Mais bientôt, on entendit les cloches du couvent sonner le glas des morts : à cet appel tous les frères sortant de leurs cellules se rendirent à l'église, prirent leurs places accoutumées, et le prieur se prépara à célébrer l'office divin.

Debout, au milieu du chœur, était déjà celui qui venait d'être condamné quelques instans auparavant. Par-dessus les chaînes et le vêtement de force qui répondaient de sa tranquillité, on

avait passé les habits religieux de l'ordre; il devait en être ainsi pour l'accomplissement de la triste cérémonie qui se préparait.

Lorsque tout fut disposé, le prieur monta à l'autel, fit trois profondes génuflexions, ouvrit la porte du tabernacle, et en tira le saint-sacrement, qu'il éleva trois fois en l'air devant les frères prosternés, puis il s'approcha du patient, que les familiers surveillaient toujours avec la plus grande attention.

— Mon frère, dit le prieur à Zacharie, votre coupable conduite vous a rendu indigne de mourir dans les habits de notre sainte communauté, vous

allez en être dépouillé: ainsi le veulent les statuts de l'ordre.

— Je ne tiens pas à tes guenilles, murmura Zacharie en grinçant des dents, car c'est l'enfer qui m'a poussé à les endosser.

— Mes frères, faites votre devoir, ajouta le prieur.

Et ceux-ci s'approchèrent du criminel, lui enlevèrent son capuchon, sa robe de bure noire, et il demeura nu jusqu'à la ceinture.

— Mon frère, dit encore le prieur, je vous déclare dégradé de votre titre de religieux, vous ne comptez plus parmi nous.

Pendant ce temps, tous les frères

avaient été constamment en oraison. Zacharie jetait sur eux tous des regards farouches; deux des familiers s'approchèrent, et le couvrirent d'un linceul. Le prieur regagna l'autel, et commença l'office des morts comme si le condamné eût été déjà défunt: près de lui était aussi une bière découverte.

Après le dernier répons de l'office, les familiers s'approchèrent de nouveau de Zacharie, l'enlevèrent de terre et le couchèrent tout de son long dans la bière. Il se laissa faire sans souffler mot.

Alors la pompe ordinaire d'un enterrement se déploya: les religieux se

rangèrent sur deux files, et marchèrent le capuchon rabattu sur les yeux à côté du cercueil, que portaient quatre des plus robustes d'entre eux, et ce fut ainsi, qu'au milieu de la psalmodie faite à voix basse, des litanies, et des *de profundis*, le cortége traversa l'église, descendit un escalier qui conduisait aux sépultures, parcourut une longue galerie, et arriva devant l'ouverture d'une espèce de tombeau, près duquel se trouvaient déposés des outils de maçon, des pierres et du ciment. Tout auprès aussi, étaient déposés un pain, un cierge et une cruche remplie d'eau. Un frère prit ces trois derniers objets, se laissa glisser le long d'une échelle de corde qui descendait au

fond du caveau, et remonta bientôt en disant:

— Tout est prêt!

Le cercueil fut alors posé à terre : on en tira le patient.

— Mon frère, dit le prieur, il faut faire votre dernier adieu à la terre..... vous allez descendre dans la nuit éternelle..... recommandez votre âme au créateur de toutes choses.

Zacharie ne répondit rien, mais il jeta autour de lui un regard rapide : il savait que la galerie où il se trouvait donnait près des jardins : un dernier rayon d'espérance brilla à ses yeux. Ses pieds venaient d'être débarrassés des fers qui les avaient entravés jusques-là, ses mains mêmes n'étaient

plus aussi fortement maîtrisées par la camisole. Seulement une corde, une corde fatale était encore passée à son cou : elle était d'étiquette dans le cérémonial. Un religieux en tenait le bout.

Il ne restait plus d'autres formalités à remplir que le baisement des patènes et l'aspersion d'eau-bénite. Le prieur s'avança pour les administrer.

Au même instant, Zacharie bondit comme un taureau que le merlin d'un boucher inhabile n'a frappé qu'à demi : il fit rouler sur le pavé ceux qui l'entouraient : la corde échappa des mains de celui qui la tenait. Tous poussèrent un cri d'effroi.

— Saisissez l'infâme, cria le

prieur tremblant de fureur et d'épouvante.

Les yeux de Zacharie lançaient des flammes comme le cratère d'un volcan.

— Viens donc me saisir, s'écria-t-il, viens-y donc, scélérat!

Et il voulut s'élancer vers lui : mais aveuglé par la fureur, il n'aperçut pas à ses pieds la bière qu'il venait de quitter, il posa un pied dedans, se donna une entorse, trébucha et tomba en proférant un jurement affreux. Un des familiers, profitant de cet accident, se précipita sur la corde encore passée au cou de Zacharie, la saisit, et avant que celui-ci eût eu le temps de se relever, il appuya un pied sur son épaule

et serra rapidement. Zacharie resta sans mouvement.

— Hâtez-vous, hâtez-vous, cria encore le prieur!...

On plaça à la hâte une seconde corde sous les bras de Zacharie, on le leva et on le passa par l'ouverture de l'in-pace. Bientôt il fut au fond et les familiers se mirent à murer l'ouverture.

— Croyez-vous qu'il soit mort, demanda le prieur avec une sorte d'anxiété?

— Non, répondit un des religieux qui se pencha sur un petit trou, espace qui n'était point encore maçonné et par lequel on pouvait apercevoir le fond du caveau qu'éclairait le cierge

allumé... non, je viens de lui voir faire un mouvement.

— Que Dieu soit loué!... il boira le calice jusqu'à la lie!

VI.

LES RUINES.

Au haut du faubourg Saint-Marceau, au milieu des décombres d'un couvent de bénédictins et de quelques misérables mâsures, sur un emplacement occupé aujourd'hui par une filature de coton, subsistait encore avant la révolution, une grande cave distri-

buée sur ses côtés en caveaux spacieux, et dont les voûtes soutenues par des piliers et des arceaux gothiques avaient souvent retenti des chants et des propos joyeux du sommelier de la sainte corporation, et récélé dans leurs flancs les vins généreux qui servaient à réjouir les longues et oisives journées des révérends pères et à restaurer leurs estomacs fatigués par quelques heures d'une abstinence imposée par l'indigestion de la veille : mais à l'époque dont nous écrivons les événemens, la destination de ce cellier se trouvait bien changée ; au lieu de fûts à cercles de fer dont la rouille attestait la vétusté, à robinets de cuivre luisant et poli, au lieu de bouteilles symétri-

quement entassées et dont chaque case était numérotée comme le talon d'un registre de loterie, on ne voyait plus que de gros quartiers de pierre détachés des ceintres crevassés, et des morceaux de terre éboulée qui donnaient à ces lieux un air de désolation bien éloigné de leur aspect primitif : cependant il était facile de voir que quelque tristes que fussent ces décombres, ils n'étaient pas déserts et qu'ils servaient de refuge au moins pendant une partie de la journée à des êtres qui n'avaient sûrement pas le choix d'un autre domicile.

En effet, derrière les quartiers de mâçonnerie, auprès des piliers encore debout, dans les angles abrités, on re-

marquait quelques poignées de paille, des tas de feuilles sèches qui servaient de couche aux habitans de ce local : çà et là étaient aussi quelques parties de vêtemens en lambeaux confiés à la foi publique par leurs propriétaires qui probablement étaient certains de les retrouver là en rentrant : puis des vases de terre brisés, ébréchés, des chiffons, du verre cassé, des os, des mannequins amoncelés, et des paniers couvrant le sol, des pierres arrangées en forme de chenets noircies par le feu et la fumée et entourées d'autres pierres rangées circulairement, formaient à peu près tout le mobilier de cette étrange demeure : en outre, dans l'un des caveaux qui se trouvaient sur les

côtés, reposaient sur un grabat quatre à cinq enfans en trop bas âge pour sortir et vaquer aux besoins de la vie : la garde en était confiée à un caniche qui, sentinelle vigilante, se promenait sans cesse devant le caveau, prêtait l'oreille au moindre bruit, et revenait de temps à autre, avec un air de bonté et de sollicitude, examiner si le nombre de ses pupilles n'était pas diminué.

Et pourtant ces lieux qui n'offraient qu'un coup-d'œil d'isolement et de solitude dans certains instans de la journée, retentissaient aussi quelque fois de chants bruyans, et des éclats d'une joie vive et animée, de nombreuses libations y coulaient et les grossiers

repas que l'on y servait, y étaient aussi vigoureusement fêtés que les splendides banquets des anciens chanoines du Lutrin.

C'était ordinairement de minuit à trois heures du matin que les ruines de l'ancien couvent se peuplaient : là, accouraient de toutes parts des gens de toutes sortes, pris parmi la plus basse classe du peuple, des vagabonds, des mendians; des gens sans feu ni lieu, y cherchaient un asile : mais c'était principalement à des chiffonniers qui se trouvaient dans l'impossibilité de se procurer un grenier, un trou, pour se loger, que ce lieu servait de refuge : ils en étaient pour ainsi dire les propriétaires, et c'était à eux que

la police en était confiée. Une espèce de prévôt s'en était constitué le chef : ses volontés étaient des lois auxquelles personne ne se serait avisé de s'opposer : une rude correction et une expulsion impitoyable en eussent été le résultat immédiat : aussi le prévôt était-il autant craint et respecté de ses administrés qu'un honorable préfet de police de nos jours peut l'être des estimables badauds de la ville par excellence.

Pour ne pas s'embrouiller dans sa comptabilité, le prévôt de ce champ d'asile en avait distribué les habitans et les habitués en catégories bien distinctes : la première et la plus honorable puisqu'elle vivait de son in-

dustrie et de ses spéculations, était celle des chiffonniers, classe trop bien connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler autrement.

La seconde catégorie était formée de maraudeurs, désignés depuis dans la langue d'argot, par la dénomination de *gouëpeurs*, gens qui font constamment de la nuit le jour; qui dorment ou restent couchés tant que luit le soleil, et qui, une fois la terre couverte de ténèbres, quittent leur tannière, se répandent dans la campagne et dégarnissent les jardins de fruits, de racines et de légumes qu'ils emportent et en font leur nourriture habituelle, sans prendre la peine de les faire cuire ni d'y donner le moindre apprêt : les

campagnes des environs de Paris sont infectées de cette espèce de lazzaroni beaucoup plus nombreuse qu'on ne l'imagine.

La troisième classe, la moins nombreuse, il faut le dire pour l'honneur de cette estimable réunion, et celle qui se renouvelait le plus souvent, se composait de jeunes filous, d'apprentis voleurs, de mendians suspects, d'échappés des prisons et de gens sans aveu sur lesquels la police avait continuellement ses limiers en arrêt, et qui étaient obligés de chercher un refuge dans les endroits les plus retirés. Encore n'y pouvaient-ils séjourner que fort peu de temps, car les argus du lieutenant criminel filtraient jusques

dans ces repaires et souvent les balayaient impitoyablement : ce qui n'empêchait pas que le lendemain la chambrée ne fût aussi complète que la veille.

Mais il y avait long-temps que les ruines n'avaient présenté un coup-d'œil aussi animé, une réunion aussi nombreuse que pendant la nuit du 13 juillet 1789 : elles étaient encombrées d'hommes, de femmes et d'enfans : dans les différens coins affectés ordinairement au service culinaire, étaient dressés des fourneaux, des grils et des réchauds sur lesquels se préparaient diverses sortes de ragoûts et de rôtis : une assez grande quantité de brocs de vin et de mesures d'eau-

de-vie, dont quelques-uns circulaient déjà, était déposée dans un coin près duquel veillait le prévôt : de tous côtés les hommes et les femmes, qui n'étaient pas occupés des dispositions du festin qui s'apprêtait, s'étaient groupés autour d'un objet très-important : près d'eux, des enfans de tout âge se battaient ou jouaient à divers jeux qu'ils assaisonnaient à chaque instant de propos grossiers, de juremens et de mots d'une obscénité révoltante.

Il était deux heures du matin, et le prévôt dardant à travers le nuage de fumée qui remplissait la vieille cave, ses yeux rouges comme des charbons enflammés, parut chercher quelqu'un qu'il ne trouva pas : il se leva et appela

— Binoche!.. Binoche !..

— Absent, répondit une voix rauque.

— Le chien, reprit le prévôt, que peut-il faire maintenant dans les rues, quand tout le monde est rentré... surtout que j'ai besoin de lui pour la distribution des comestibles..... J'suis pas mauvais pour le coup d'main, moi, mais pour les comptes j'n'y suis pas... et si c'gredin là n'vient pas partager tout ça lui-même... ils sont tous capables de s'jeter d'sus comme des enragés, et le travail de la nuit sera tout-à-fait perdu.

La mauvaise humeur du prévôt Granut, car c'était lui, contre son acolyte Binoche, n'était pas sans raison : rentré depuis deux ou trois heures de

l'expédition des Célestins, avec la portion de butin dévolue à sa bande, Granut l'avait fait entasser dans le meilleur caveau du vieux cellier, et il avait promis à tous ceux qui y avaient droit, qu'une juste répartition allait en être faite à chacun, aussitôt la rentrée de Binoche son factotum. Mais celui-ci tardant trop, le prévôt craignait que ses subordonnés ne voulussent se faire justice eux-mêmes, et il connaissait les conséquences d'une pareille opération ; un désordre effroyable s'en serait suivi : Binoche seul, depuis assez long-temps orateur de la société, conseil de chacun en particulier, et considéré par tous comme un homme très-profond, attendu qu'un discours

de deux heures ne l'embarrassait pas plus qu'un *oui* ou un *non* tout seul; Binoche seul pouvait opérer une distribution paisible des objets déposés dans les ruines, et Granut qui prévoyait que la journée du lendemain présenterait encore des scènes tumultueuses, où lui et ses gens pourraient de nouveau travailler avec fruit; Granut tenait essentiellement à ce que la paix ne fût pas troublée dans le petit état qu'il gouvernait.

Il maudissait donc de toute son âme son confrère Pierre Binoche; lorsque tout-à-coup les aboiemens du caniche, et des cris de joie poussés par le fidèle animal, annoncèrent l'arrivée d'un habitué. En effet Binoche parut, suivi

d'un homme enveloppé d'une mauvaise capote; Granut le saisit au collet:

— Comment! scélérat, gueusard, tu n'arriveras pas... faut que tu me paies ça.....

— Eh bien, prévôt, quoi donc-t-es-ce qui n'y a.... finissez donc, vous me serrez la respiration.... que j'en serais incapable de porter la parole, toute la journée...

— Tu n'es bon que pour ça, toi, pour la parole... mais quand il s'agit d'action tu fouines comme un mauvais rat..... qu'est-ce que tu fais dehors.... tu bavardes..... tu fais ton homme au coin des rues... tandis qu'y a ici d'louvrage... d'la distribution à faire....

— Et ben, prévôt, j'vas m'ristoller

un peu ma petit estomac qu'est très-fatigué d'mon dernier discours, et puis après nous voirons la chose administrative, de quoi qu'il s'agit au reste....

— De distribuer également aux enfans de la société, et sans réplique, l'approvisionnement qui a-t-été fait hier soir, chez ces moines du quai des Célestins, et qui n'ta pas coûté d'peine à toi, faignant..

— Chacun son département, prévôt..... je suis pour la parole, vous êtes pour le geste..... on n'peut pas-t-avoir toutes les capacités réunies...

— Allons, que d'discours....occupe-toi du principal..... mais..... à propos, qu'est-ce que c'est donc que c't'espèce de physique qui est là derrière toi,

avec son houplande dégalonnée.....

—Chut, prévôt.. c'est-z-une acquisition fortuite, que j'ai faite aujourd'hui, un citoyen qu'a éprouvé des infortunes terribles, et qui ayant été singulièrement maltraité par la société des hommes, veut s'en séparer-z-immédiatement, et se jeter philosophiquement dans l'chiffon... sauf votre agrément-z-et vot'respect, prévôt.

— Si l'homme est capable, i-n-y a qu'à voir... Eh l'ami?

Zacharie qui s'était assis sur un bloc de pierre, la tête appuyée sur ses deux mains, leva les yeux sur le prévôt sans se déranger.

— Eh ben, est-ce que tu n'peux pas

t'lever quand j'te parle... est-ce que tu n'sais pas qui j'suis...

— Allons va.... je t'écoute..... je t'entendrai aussi bien assis que debout.... je n'ai pas l'habitude de me gêner.

— Hein, tu fais l'aristocrate..... c'est tout d'même farce pour un particulier qui vient demander un domicile et une fonction.... c'est égal, tu m'as l'air d'un luron, et ça m'va..... Comment t'appelles-tu?..

— Zacharie.

— Peut-on savoir quoi-t-est-ce que tu fais... d'ousque tu sors?..

— D'où je sors... étais-tu cette nuit aux Célestins.

— Si j'y étais... un peu, mon sournois...

— As-tu vu l'homme, que des religieux avaient enterré tout vivant, et qu'on a tiré de sa fosse...

— Si je l'ai vu..... jour de dieu !... et ben !..

— C'est moi !..

— Toi !

Ici le prévôt ouvrit de toute leur grandeur ses yeux bordés d'écarlatte, et fut sur le point de se signer, bien que ça ne fût guère dans ses habitudes.

— Toi, répéta-t-il, mais tu es donc le diable... car on m'a dit que tu t'étais envolé dans les airs et emportant sous ton bras le prieur du couvent, comme un parapluie...

— On t'a dit une bêtise...

— Merci!

La vérité est que j'ai fait disparaître le prieur... mais ce n'est pas en l'enlevant dans les airs... au surplus je vous raconterai mon histoire, quand vous aurez le temps de m'écouter..... et quand je verrai si vous en valez la peine.. vois si tu veux me recevoir ici, j'ai de bons bras... je veux vivre indépendant, aussi éloigné des hommes que je pourrai le faire, je veux vivre au milieu d'êtres misérables et dégradés comme moi... et je crois être bien tombé. Il jeta autour de lui un regard de mépris et de dédain.

— Dis donc, Binoche..... c'coco là parle presque aussi bien que toi.

— C'est un défroqué... suffit!..

— Il me faut une hotte et une veste, peux-tu me les donner...

— Écoute, l'ami.. tu m'as l'air capable... et dans la circonstance tu peux-t-être utile aux affaires..... reste avec nous... Binoche qui remue pas trop mal la parole te fera un discours catalogue à tes devoirs.... dont auquel le premier c'est un souverain respect pour le prévôt, qui est moi, Riffard Granut... à présent viens te mettre à table..... et déguster le rogôme de la fraternité...

Et le prévôt s'avance majestueusement, vers un groupe d'hommes à figures rébarbaratives, qui buvaient en attendant le souper.

— Eh bien! dit l'un d'eux, y aura-

t-il de l'ouvrage aujourd'hui... l'occasion d'hier m'a tout d'même mis en goût.

— Oui, répliqua Granut avec une importance mystérieuse, il y a une commande pour la journée... la bourgeoisie en sera..... et les gardes françaises aussi...

— Alors, c'est donc sur la noblesse qu'on s'portera..... ah ça! s'y a queuque loque de butin, est-ce qui faudra partager avec le bourgeois...

— Eh non! le bourgeois est là pour l'honneur..... il est patriote le bourgeois... c'est comme ces sauvages d'Amérique d'ousque d'vient Lafayette.

— Suffit... on laissera l'honneur aux bourgeois... mais peut-on savoir l'en-

droit ousque le travail aura lieu....

— C'est encore une considération mystérieuse dans la politique de la chose... mais à six heures rendez-vous général, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, et là, je recevrai le mot d'ordre...

— En attendant, soignons l'coffre... faut jamais s'présenter l'ventre creux dans les affaires de conséquence.

Un coup de sifflet rassembla les convives les plus huppés de la bande... ils se rangèrent circulairement auprès d'une énorme gamelle remplie de viande et de légumes: quatre pains de douze livres, et plusieurs brocs de vin flanquaient la gamelle, les uns et les

autres furent bientôt vigoureusement attaqués.

Autour de la réunion, présidée par le prévôt, s'étaient aussi établis plusieurs groupes non moins bien disposés que le premier, et composés d'hommes, de femmes et d'enfans... Chacun buvait, mangeait, riait ou chantait de toutes ses forces... Bientôt les têtes s'échauffèrent..... ce fut un tumulte, un brouhaha, un charivari effroyables; les hommes échauffés par la bonne chère et le vin, serraient les femmes de très-près: celles-ci, aussi enluminées que leurs cavaliers, se sentaient à la tendresse des dispositions qu'elles satisfaisaient, sans se gêner le moins du monde: il arrivait même que

ces tendres Hélènes, un peu moins nombreuses que leurs bouillans Pâris, se voyaient disputées par plusieurs à la fois..... alors c'étaient des juremens, des cris, des imprécations à faire écrouler les voûtes : les gourmades, les coups de poing, de crochet pleuvaient à merci : mais le redoutable prévôt faisait entendre sa voix, et si elle ne produisait pas un effet suffisant, il joignait les combattans, et à grands coups de bâton, il calmait si bien leur ardeur, que la paix ne tardait pas à renaître. Mais enfin, tous ces êtres abrutis, lassés d'excès, surchargés de nourriture et de vin, se jetaient les uns sur les autres dans le premier coin venu, et là s'endormaient au milieu des débris de

leur ignoble festin. Le prévôt qui n'avait pas tout-à-fait perdu la raison, se leva, et frappant sur l'épaule de Zacharie, lui dit :

— Camarade, je suis content de toi, tu es modéré dans la consommation des subsistances..... tu dois avoir une bonne caboche..... dans la grande affaire d'aujourd'hui, tu n'me quitteras pas... je compte sur toi... vas faire un somme, t'en as besoin et moi aussi.

Granut alla s'étendre sur un monceau de feuilles sèches, et ne tarda pas à s'endormir, mais Zacharie dans la tête duquel fermentaient mille projets de vengeance, ne put fermer l'œil, et lorsque la troupe des chiffonniers, éveillée par les soins de Binoche et de

Granut, se mit en marche pour voler à de nouveaux exploits, le récipiendaire de la nuit était encore debout appuyé contre un vieux pilier, et méditant comme un génie de destruction :

Granut l'entraîna.

VII.

UNE NUIT ET UN JOUR DE -89.

Le temps d'alors était si fertile en événemens bizarres, insolites, presque surnaturels, qu'il n'eût pas été étonnant de voir mentir le proverbe qui veut que *deux montagnes ne se rencontrent pas*. Aussi ne doit-on pas être

surpris de trouver l'ex-portier du couvent des Célestins, à peine sorti de son *in-pace*, agrégé à l'illustre corporation des chiffonniers du faubourg Saint-Marceau. Voici comment la chose avait eu lieu.

Tandis que les pillards du couvent, revenus de la frayeur que leur avait causée l'apparition de Zacharie, sortaient processionnellement de la sainte maison avec les voitures du butin qu'ils avaient amassé et les captifs qui faisaient assez piteuse mine sur ces chars de triomphe d'une nouvelle espèce, Zacharie qui croyait encore sentir sur ses épaules l'étouffant et lugubre manteau que forment les murs d'un cachot, Zacharie parcourait les

rues environnantes comme un sanglier qui vient d'échapper à une meute nombreuse.

—Où vais-je? se dit-il enfin... je n'ai point d'asile.... point d'habits... le jour paraîtra bientôt... mon étrange accoutrement me fera reconnaître. On m'arrêtera de nouveau..... on me plongera une seconde fois dans l'affreux sépulcre dont un miracle vient de me tirer... Mais non, on ne m'y jettera pas une seconde fois..... ils n'auraient que mon cadavre..... et alors peu m'importe!...

Zacharie était encore tellement troublé, tellement abasourdi qu'il ne remarquait pas que personne ne lui prêtait la moindre attention, et que bien

que l'on fût très-avant dans la nuit, il y avait dans les rues autant de mouvement et d'agitation qu'en plein midi..... Il ne voyait pas non plus que la plupart des maisons du quartier où il se trouvait étaient illuminées, que les habitans se montraient aux fenêtres à tous momens, s'appelaient d'une maison à l'autre, se communiquaient leurs pensées, leurs craintes, leurs espérances sur l'alarmante et singulière situation du pays, et généralement paraissaient décidés à opposer une vigoureuse résistance à toutes les tentatives de violence qu'aurait pu faire l'autorité. Zacharie n'avait encore rien vu de tout cela : cependant son attention fut enfin attirée par un spectacle

assez bizarre qui se présenta tout-à-coup à lui au détour d'une rue : plusieurs hommes, pieds nus, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise, précédés de flambeaux et suivis d'un nombreux cortège de populace, portaient en triomphe deux bustes en cire couverts de crêpes et criaient à tout moment : *Chapeau bas, chapeau bas* : ces bustes étaient ceux du duc d'Orléans et du ministre Necker, tous deux réputés partisans des idées nouvelles : on venait d'annoncer l'exil de Necker, et on avait fait courir faussement le bruit de la mort du duc d'Orléans depuis Philippe-Égalité, que la cour honorait alors d'un souverain mépris ; et quelques démocrates subalternes

avaient conçu l'idée d'aller enlever ces bustes au cabinet de Cursius et de leur rendre l'éclatant hommage d'une ovation toute populaire : c'était à l'instant où le cortège défilait devant l'arcade Saint-Jean que Zacharie l'avait rencontré :

—Bon, se dit-il, voilà des gens dont le costume ne diffère pas beaucoup du mien.... si je me mêlais avec eux... je serais moins vu.

Il suivit la foule qui se présenta à l'Hôtel-de-Ville dont le dépôt d'armes venait d'être forcé par les habitans du quartier qui, ne se fiant plus ni aux patrouilles ni aux agens de police, voulaient se garder eux-mêmes : on voyait même un honnête et brave ci-

toyen qui n'avait probablement pas eu le temps de passer le vêtement nécessaire, monter fièrement la garde en chemise à la porte de la grande salle en remplacement d'un garde de ville, désarmé et tué dans la bagarre.

— Ça va bien... ça va bien, disaient quelques petits marchands groupés au bas du perron de l'Hôtel-de-Ville... mais c'est dommage que des brigands s'en mêlent..... ça gâte les affaires...

— Pardieu, s'il y a des gens comme ça de la partie, c'est de Versailles qu'on les envoie... On voudrait faire croire que nous sommes tous de misérables qui veulent tuer et brûler, tandis que nous ne cherchons qu'à défendre ce que nous avons tant de peine à amasser....

— Eh ben! puisqu'il faut en venir là, et qu'on nous y force, rira bien qui rira le dernier.... Mais à propos de brigands..... Tenez, regardez donc cette figure que voilà, près de moi... et qui est toute barbouillée de sang... Hein, en voilà une bonne... est-ce que ça n'a pas la potence peinte sur la figure...

Et l'interlocuteur désignait du doigt l'ex-portier des Célestins. Celui-ci entendit le propos et crut sentir glisser une seconde fois autour de son cou la corde des familiers du révérend père Luchard.

— Il est donc dit, s'écria-t-il en s'éloignant avec terreur, il est donc dit que je serai poursuivi partout comme

une bête féroce..... mon propre sang conspire contre moi... justice des hommes, oh! si je puis un jour te manier à mon tour!

Et il descendit près de la rivière, se lava le cou, les mains et la figure... puis il se prit encore à penser où il pourrait se réfugier. Une réflexion le frappa subitement.

— Je cherche un refuge, dit-il, mais il est une maison qui m'en doit un..... on m'en a chassé, il est vrai, on m'en a chassé de cette maison..... mais il y a long-temps, et peut-être qu'aujourd'hui... allons-y...

Et il se dirigea rapidement du côté de la Bastille :

Tout auprès de ce rempart de l'ar-

bitraire, de ce gouffre qui engloutis-
sait pour jamais presque tous les mal-
heureux qui en franchissaient l'entrée,
était un hôtel que nous connaissons
déjà : c'était celui du marquis de Mont-
Gray. Loin d'être éclairé comme la
maison environnante, une obscurité
complète y régnait et semblait désap-
prouver hautement la précaution prise
de tous côtés par les habitans de Pa-
ris : pourtant quelques domestiques,
que la curiosité tenait éveillés, regar-
daient à travers la porte entre-bâillée
le mouvement général, et ne sem-
blaient pas très-rassurés sur les con-
séquences qu'il pouvait avoir pour le
superbe dédain de leur maître : plu-
sieurs promeneurs s'étaient déjà arrê-

tés en proférant des vociférations contre le propriétaire de l'hôtel, et avaient lancé des pierres dans ses fenêtres, mais chacun s'était tenu coi, et les tapageurs avaient passé outre.

Pourtant un des gens de la maison, plus hardi que les autres, se hasarda à franchir le seuil de la porte: c'était le cocher du marquis, celui que nous avons vu jockei chez lui: il était devenu un homme à prétention, faisait le chanteur à fioritures et jouait du violon, sinon aussi habilement que M. Guénin, le Beriot de ce temps-là, et premier violon à l'orchestre de l'Opéra, mais presqu'aussi bien qu'un maître à danser de la rue des Singes : aussi dans la crainte de s'enrhumer ou de gagner

quelque fraîcheur qui aurait nui à la vivacité du démanché, il s'était jeté sur les épaules un vieux manteau dans lequel il se drapait avec une sorte de majesté, probablement aussi pour en imposer à la canaille qui avait l'audace d'insulter son noble patron. Sarazin se tenait donc devant la porte principale de l'hôtel, la tête haute et le jarret tendu, lorsqu'un homme, dont l'aspect n'avait rien de très-rassurant, vint se planter en face de lui. Sarazin fit bonne contenance.

— Que me voulez-vous, dit-il à l'inconnu?

— Tu appartiens au comte de Mont-Gray?...

— Je suis son cocher..

— Le comte est-il chez lui?...

— Oui...

— Peut-on lui parler?..

— Il est bon là l'homme du peuple..... Parler à M. le comte à cette heure... êtes-vous fou?...

— Je n'ai pas le temps de choisir mon heure..... d'ailleurs j'ai le droit d'entrer ici la nuit comme le jour.....

— C'est ça qu'est drôle... Qui donc êtes-vous?

— Un homme qu'on a jadis chassé de cette maison, quand il n'était qu'un faible enfant, et qui vient aujourd'hui réclamer...

— Comment, est-ce que par hasard vous seriez?..

— Zacharie?..

— Alors, vous ne risquez rien de tirer vos chausses et de filer... Ah bien! si M. le marquis vous apercevait seulement le bout de l'oreille...

— Je veux voir ça moi-même..... laisse-moi passer...

— Non assurément!..

— Drôle.

Et Zacharie saisit au collet le cocher du comte..... celui-ci se baissa, laissa glisser son manteau par-dessus sa tête, se jeta dans la porte entr'ouverte, et la poussa avec violence sur le nez de Zacharie, auquel elle faillit briser la mâchoire.

Celui-ci demeura stupide de fureur.

— Le misérable, s'écria-t-il! me refuser un asile... un morceau de pain...

Toujours! toujours les mêmes! des maîtres orgueilleux, insensibles, des valets insolens, de l'égoïsme, une froide et mordante cruauté, des turpitudes de toutes sortes; voilà les grands et leur entourage..... et si ces gens-là me tombent jamais entre les mains... je les épargnerais... je ne les traiterais pas comme le moine Luchard!.. oh!!

—L'ami, dit au discoureur exaspéré, en lui frappant doucement sur l'épaule, un petit homme qui venait de quitter quelques camarades, pour s'approcher de Zacharie, dont il avait remarqué l'agitation, l'ami, quoi qu'y a donc qui vous dérange si extrêmement?..

—Qu'est-ce que ça te fait?..

— Pardon, excuse... c'est par l'effet de la curiosité..... mais vous me paraissez être dans un état critique, relativement au moral et même sous le rapport du physique... de sorte que voilà, si les services d'un queuque-z-un qui peut s'vanter d'être un véritable ami de l'homme.... vous sont agréables..... très-assurément... me voici...

Il y avait quelque chose d'assez affectueux dans ce que disait au ci-devant portier du couvent l'homme qui lui parlait, et dont pourtant l'extérieur ne promettait pas une puissante protection...

— Peut-être, dit Zacharie, trouverai-je, chez ce pauvre diable, ce que me refusent les valets de mon père...

— Eh bien!..... camarade..... la réflexion vient-y-z-à l'appui de ma demande, continua l'apostrophant.

— J'ai besoin d'un asile pour la nuit, pour demain peut-être encore.... pouvez-vous me le donner?... après je verrai...

— Si ce n'est que ça, j'ai votre affaire... mais dam! c'nest pas un hôtel comme celui duquel que vous vous disputiez là, avec un domestique...

— Cet hôtel, je devrais y commander... un jour... les monstres... ils m'en chassent... si j'y rentre qu'ils tremblent.

— Ça, ça les r'garde... mais j'crois que bientôt ces hôtels-là seront autant à nous qu'à ces messieurs les aristocrates, je m'y entends, moi, dans la po-

litique intrinsèque du pays... Allons, camarade, suivez-moi..... vous verrez que les chiffonniers sont meilleurs enfans que les comtes et les marquis... et que moi, Pierre Binoche... je ne suis pas le plus déchiré d'la partie...

— J'accepte votre offre, répondit Zacharie en s'enveloppant du vieux manteau qui lui était resté entre les mains... j'accepte... et je vous suis...

Le chiffonnier prit le chemin du pont Marie, et tout en marchant débitait à son compagnon mille propos, plus singuliers les uns que les autres, sur les affaires du temps, et les événemens qu'ils avaient sous les yeux; mais Zacharie, très-préoccupé de sa propre situation, paraissait l'écouter, et ne

lui répondait pas un mot; aussi Binoche, en arrivant aux ruines, s'écria-t-il:

—Voilà-z-un homme qui a fameusement d'l'esprit. Si peu que j'le pouse ça f'ra une rude acquisition pour la société.

.

Le soleil du 14 juillet 1789 venait de se lever sur la France, et à une nuit passée dans l'inquiétude, la vigilance et les alarmes, succédait pour la population parisienne une journée qui semblait devoir être féconde en événemens importans. Le peuple exaspéré par les sinistres projets que l'on prêtait au cabinet de Versailles, par

l'insolence des courtisans et les irrésolutions du monarque, s'était réuni dans ses sections, demandait des armes à grands cris, et voulait se constituer lui-même le gardien de ses libertés et de ses foyers: rien ne paraissait devoir suffire à l'ardent enthousiasme qui s'était emparé de tous les cœurs ; l'électricité du patriotisme avait frappé jusqu'au dernier anneau de cette chaîne immense.

Cependant à travers cette commotion, cette inquiétude générale, et dans le quartier où elles se faisaient le plus sentir, un mariage se célébrait à l'église Saint-Gervais, tranquillement et comme par esprit d'opposition avec ce qui se passait au-dehors. Une partie

des personnes de la noce, au nombre d'environ soixante, rassemblée à la porte du temple où la bénédiction venait d'être donnée aux époux, montait dans les voitures stationnées devant le portique et prenait à la file le chemin de la porte Saint-Antoine.

Dans la première de ces voitures étaient les jeunes époux Eugène de Mont-Gray et Rose de Proveau.

Rose était une riche orpheline à la famille de laquelle ce comte était allié, et comme M. de Mont-Gray pensait que l'argent ne gâte rien, même à la noblesse des descendans du meurtrier d'un Coligny, il ménageait depuis longtemps cette opulente union pour son fils, et craignant que les circonstances

ne devinssent plus graves, il s'était hâté de conclure ce mariage. Du reste, c'était encore plutôt un mariage d'inclination qu'un mariage de convenance, car les deux jeunes gens avaient conçu l'un pour l'autre la plus tendre affection.

Dans la voiture qui suivait celles des époux et des grands parens se trouvait une personne que nous avons déjà vue quelque part, mais dans une situation bien différente et sous un tout autre costume que celui qui l'embellissait en ce moment : c'était le petit abbé du couvent de Saint-Lazare, ou pour mieux dire la jolie présidente de Fulvy, cause des infortunes du terrible frère Zacharie. Elle avait appris

le sort qu'on lui avait réservé, et, malgré elle sans doute, elle n'avait pu s'empêcher de lui donner un soupir : elle avait reconnu en lui un de ces héros que l'abâtardissement de l'espèce rend si rares de nos jours.

A côté de la séduisante et maligne présidente, venait de se placer un individu excessivement content de sa noble personne, la plus ridicule peut-être qu'eût jamais produite la basse Normandie où les hobereaux ne pullulent pas autant que dans quelques autres parties de la France, mais où ils sont tout aussi sots, aussi ignorans, et aussi insolens qu'autre part. Le sieur Potentien-Jean-Damoiseau, que nous avons vu au premier chapitre de ce

volume, en fournissait la preuve incontestable. Basseville avait une trentaine d'années. Après la mort de son père, il avait mangé la plus grande partie de son héritage de douze à quinze cents francs, que lui rapportait une terre qui en eût produit quatre fois davantage si elle eût été convenablement exploitée. Mais le marquis de Basseville voulait faire le marquis de l'ancien régime, et était insolent comme un préfet de police du temps ; il trouvait difficilement des bras pour cultiver son domaine ; un fermier avait toujours mille chicanes à essuyer de sa part : aussi le difficile chevalier se voyait-il souvent obligé de mettre lui-même la main à la pâte, et lorsqu'il

pouvait rassembler un bœuf et un âne, il attelait sa charrue et s'en allait gratter la surface de quelques arpens de terre. Les momens qu'il n'employait pas à cette occupation qui en vaut bien une autre, même pour un hobereau, étaient consacrés à l'étude. M. de Basseville lisait, sans les comprendre, il est vrai, plusieurs de nos poètes badins, et quelquefois, inspiré qu'il se croyait, il accouchait laborieusement de quelques vers *libres* (c'était la qualification qu'il leur donnait), il n'en faisait pas d'autres, et certes, il avait raison de les appeler *libres;* car ils étaient complètement affranchis des entraves de la prosodie et des règles de l'art. Puis, quand

M. le marquis, avait trouvé un juif qui voulait bien risquer avec lui un prêt de quelques centaines de louis, il accourait bien vite à Paris manger son argent avec des filles et des escrocs grands seigneurs, auxquels il s'efforçait de ressembler par leurs vices et leurs ridicules.

Comme proche parent d'Eugénie, il avait été invité à la nôce; et pour économiser, il s'était rendu à Paris par la galiote, qui n'avait été que huit jours à lui faire faire trente lieues. En arrivant, il avait couru aux piliers des halles, et pour quelques centaines de livres tournois, il s'était travesti de manière à être mangé par les chiens de sa basse-cour s'il s'était présenté à

eux dans l'élégant costume dont l'avait revêtu M. Arsène Babin, l'un des habilleurs renommés de l'époque.

Aussi M. le marquis normand était-il profondément satisfait de sa bonne mine et jouait-il de tout son pouvoir le merveilleux, l'étonnant, le roué, auprès de la présidente qui, pour tout au monde, n'aurait pas cédé à une autre son cavalier dont les prétentions et l'incommensurable fatuité lui causaient un plaisir infini; car il lui disait avec une assurance extraordinaire :

— Belle dame, il ne vous manque pour être une femme parfaite, qu'un voyage en Basse-Normandie, et un séjour de six semaines dans ma terre de Basseville... je vous apprendrais à tuer

un lapin par principe, et à faire des vers libres... et, sur mon honneur, vous feriez fureur en rentrant dans la capitale.

Et la présidente se tenait les côtés de rire, ce qui faisait que Jean-Potentien-Damoiseau était aux anges. Ce fut ainsi que l'on arriva à l'hôtel de Mont-Gray.

Une nombreuse société, qui n'avait pas assisté à la cérémonie de l'église, attendait les arrivans dans les salons et dans les jardins de l'hôtel qui étaient fort beaux et donnaient sur le boulevard Saint-Antoine.

Lorsque la réunion fut complète, chacun se groupa suivant ses goûts, son âge, ou sa façon de penser : les

femmes parlèrent toilette, les jeunes gens allèrent jouer à cache-cache dans les bosquets et les cabinets de verdure, et les hommes mûrs firent de la politique : M. le marquis de Basseville ne quittait pas un instant la présidente et lui débitait avec l'aplomb qui le caractérisait, tant en prose qu'en vers, les cent mille absurdités qui lui passaient par le cerveau.

Une partie des figures composant le cercle, qui entourait le comte, portait une teinte rembrunie que celui-ci remarqua.

— Est-ce que par hasard, messieurs, dit-il, quelqu'un de vous accorderait la moindre attention aux misérables déclamations du ramas de populace qui,

circule tumultueusement depuis deux ou trois jours dans les rues de Paris?.. S'il en était ainsi, il faudrait désespérer de la noblesse de France et de la dignité du trône.

— Si personne ne s'en occupe plus que moi, dit un petit homme d'une cinquantaine d'années, auquel d'énormes talons donnaient bien quatre pieds de haut, et dont la suffisance et les airs évaporés étaient admirables, assurément on n'en servira pas le potage une minute plus tôt ou plus tard.... J'étais hier à Versailles, au Tapis, avec quelques-uns de nos amis... en vérité nous avons bien ri de tout cela... les gardes-du-corps voulaient venir, avec les fourreaux de leurs sabres, donner sur les

oreilles de ces drôles... cela eût suffi.

— Cependant si la cour pense ainsi, pourquoi, dit un troisième, pourquoi déploie-t-elle autour de Paris, des forces plus que suffisantes pour faire le siège d'une ville forte de premier ordre?....

— C'est un ridicule que l'on a senti tout de suite, répliqua le comte, aussi Bézenval, vient-il de faire retirer ses soldats... le reste sera l'affaire du lieutenant de police.

—C'est vrai... tenez Lambesc a bien pris la chose avant-hier aux Tuileries, il a frotté d'importance ces insolens bourgeois qui s'étaient permis d'indécentes expressions contre Royal-Allemand...

—Au reste, dit encore M. de Mont-Gray, pour mon compte, je suis fort aise de ce qui se passe, ce sera une excellente occasion pour balayer tous ces raisonneurs sortis de l'école des Voltaire, des Diderot et des d'Alembert, gens à utopies à systèmes de liberté, d'égalité de droits..... cette espèce deviendrait d'une insolence sans pareille, si on ne la muselait pas solidement... je ne demande pour cela, que deux compagnies de gardes-françaises...

— Ne vous y fiez pas aux gardes-françaises... le plus mauvais esprit les anime..... je veux me défaire de ma lieutenance... Croyez-vous qu'hier un sergent de ma compagnie, un nommé Beausoleil, a eu l'impudence de me

dire, qu'il se sentait les épaules assez fortes, pour porter des torsades...

— Où diable l'ambition va-t-elle se nicher!.. tout cela est bien pitoyable et bien ridicule.

— C'est assez, messieurs, nous occuper de pareilles misères. Nous sommes servis.... à table.

Et le comte donna la main à une dame; chacun l'imita, et l'on passa dans la salle à manger.

Le dîner qui avait lieu de bonne heure, comme c'était encore l'usage, fut assez tranquille, mais au dessert, et lorsqu'on se préparait à servir le café, des rumeurs singulières, des bruissemens semblables à ceux des flots dans l'éloignement, partirent des environs

de l'hôtel: on entendit aussi comme un bruit d'armes s'entrechoquant; la présidente se trouvait près de la fenêtre.

— Mon Dieu, messieurs, s'écria-t-elle, que se passe-t-il donc au dehors?

— Sur mon honneur, dit M. de Basseville en alongeant sa figure chafouine, voilà bien du monde.... c'est pis qu'un jour de foire chez moi..... oh! les drôles de figures..... la plupart sont fagotés comme en temps de carnaval... où diable tout cela va-t-il?

— Je ne sais, dit Eugène qui s'était approché... tout ceci n'est pas de bon augure..... depuis plusieurs jours un grand événement se prépare...

— Quelle dégoûtante populace, dit

le comte avec un sourire amer... de quoi s'occupe donc le lieutenant-criminel?..

— Ah! ah! reprit le marquis, en voilà qui ont des piques, des fusils, des massues.... je n'y comprends plus rien...

— C'est une véritable insurrection, dit la présidente.

— Allons donc, cela n'est pas possible, s'écria le marquis, serait-il vrai que ces vilains songeassent à s'insurger... Si mes paysans en faisaient autant, sur mon honneur je les criblerais de corvées!...

Il ne disait pas le superbe hobereau, que les fermiers, ses voisins, lassés de plusieurs tours qui dépassaient les bor-

nes de la finesse, lui avaient deux ou trois fois administré de solides corrections, qu'il avait reçues sans mot dire, et pour lesquelles les vilains n'avaient eu d'autre corvée que celle de le porter à demi-mort à la porte de sa bicoque.

— Eh! messieurs, dit alors Eugène, dont les principes étaient loin d'être ceux de son père... vous voyez un peuple fatigué, harassé des abus qui le tuent, et qui veut secouer le joug odieux...

Un regard furibond du comte coupa la parole au discoureur démocratique: il se tut.

— Mon Dieu, dit encore la présidente en reculant tout effrayée, voyez donc cet homme qui a les yeux atta-

chés sur nous... ne dirait-on pas une bête farouche prête à s'élancer sur sa proie.

— C'est vrai, reprit Basseville en se troublant, il a une figure extrêmement féroce... sur mon honneur, parmi mes vilains, il n'y en a pas un aussi laid que lui.

En effet, au milieu d'un groupe de soixante ou quatre-vingts vagabonds arrêtés en face de l'hôtel, on remarquait un homme armé d'une énorme massue, et qui, les yeux brillans comme des escarboucles, lançait des regards foudroyans sur les personnes qui étaient aux fenêtres.

— Retirons-nous, messieurs, dit encore la présidente en tremblant, reti-

rons-nous, ces hommes me font horreur... celui-là surtout... je ne sais où je l'ai vu... mais il m'épouvante.

— Et, c'est assez nous occuper de cette canaille, reprit le marquis, prenons notre café...

On ferma les fenêtres : des huées partirent de divers groupes. L'homme aux regards fulminans brandit sa massue.

Les convives se remirent à table : mais à peine le moka fut-il versé, que les cris, les vociférations, les trépignemens recommencèrent, sur le boulevard, de la manière la plus effrayante : on entendit tomber avec fracas des portes enfoncées et des devantures de boutique dont les vitres se brisaient :

un flot de peuple se précipita dans la cour de l'hôtel. Un tumulte épouvantable s'ensuivit dans les cuisines et les pièces du rez-de-chaussée, un domestique accourut en s'écriant :

— M. le comte... tout est perdu... on pille l'hôtel!...

Tous les invités se levèrent et se regardèrent avec terreur : le brave du Tapis-Vert avait la mine plus alongée que les autres : quelques femmes se trouvaient mal : Basseville garda dans sa bouche une cuillerée de café tout brûlant qui lui rendit la figure rouge comme une tomate : M. le comte avait quitté ses airs de dédain : Eugène tira son épée : au même instant, la porte du salon s'ouvrit avec violence,

et plusieurs des hommes qui avaient effrayé la présidente, ayant à leur tête le farouche porteur de massue, entrèrent dans la salle à manger. Les convives se jetèrent à l'autre bout de l'appartement.

— Voyez-vous, s'écria le chef de la bande, voyez-vous, amis, comme les nobles et les riches se divertissent pendant que nous sommes dans la misère.

— Mais, messieurs, que voulez-vous, demanda Eugène... avez-vous à vous plaindre de nous?..

— Tu ne me reconnais pas, dit l'homme à la massue... eh bien! moi... j'ai à me plaindre de toi...

— Mais encore... comment?..

— Te rappelles-tu un enfant que tu as fait chasser de ton hôtel parce qu'il avait voulu défendre sa vie contre un de tes chiens... te souviens-tu de Zacharie...

— Dieu! s'écria la présidente..... c'est le frère.... quelle horreur!

Eugène se troubla.

—En effet... répondit-il... je crois...

— Et celui-là... qui m'a aussi chassé de sa maison, qui a fait mourir ma mère, ajouta Zacharie en désignant le comte, quand il nous devait à l'un et à l'autre aide et protection!... celui-là a-t-il aussi perdu la mémoire?..

— Misérable, dit M. de Mont-Gray irrité, tu mens!.. sors... sors de ma présence!

— Que je sorte.... oh non!... l'heure de compter avec toi et les tiens, est arrivée..... amis, faites comme moi.

L'implacable Zacharie leva sa massue, et, par-dessus la table qui le séparait du comte et d'Eugène, il en asséna un coup terrible à ce dernier : heureusement qu'Eugène put se jeter en arrière et que le coup ne fit qu'effleurer sa poitrine, mais la table fut rompue et tout le service sauta en mille pièces.

Un cri général d'effroi répondit à cette attaque : Zacharie, furieux d'avoir manqué son coup, sauta par-dessus les débris du festin, et se disposa à frapper une seconde fois : mais Eugène le prévint, lui porta à la gorge

un coup d'épée : la lame passa outre : le chiffonnier poussa un cri de rage, et tomba à la renverse : ses compagnons se précipitèrent pour le venger.

Au même instant un détachement de gardes françaises entra dans le salon du comte, la baïonnette au bout du fusil, et contint les vagabonds : Eugène profita de ce secours inespéré, et saisissant entre ses bras sa femme évanouie, l'emporta à travers les jardins. Chacun des convives imita son exemple et s'enfuit par les issues qu'il put trouver libres.

La présidente avait en vain cherché le brave et brillant marquis de Basseville : il avait disparu tout-à-coup, au premier aspect du danger : et lors-

que, dans la soirée, le chef-d'office du comte put rentrer dans les cuisines, pour y rétablir l'ordre, il trouva dans un pétrin un homme enterré jusqu'aux yeux dans la farine, et presque aussi pâle que la poudre dont il était couvert. Cet homme était le haut et puissant seigneur Jean-Potentien-Damoiseau, marquis de Basseville.

.

Et tandis que l'OEil-de-Bœuf et le Tapis-Vert regardaient en pitié ce qu'ils appelaient une mutinerie de la canaille, l'antique et formidable Bastille croulait devant un peuple qui essayait ses forces, et la tête du gouverneur de

cette catacombe de vivans, hissée au bout d'une pique et promenée en triomphe au milieu des rues de la capitale, était le sanglant prologue du drame terrible qui allait se nouer aux yeux des stupides maîtres du monde





TABLE

DU PREMIER VOLUME.

CHAP. Ier. Le Bâtard. Page 1

CHAP. II. L'In-Pace. 27

CHAP. III. Une Émeute. 55

CHAP. IV. Le Frère-Portier. 85

CHAP. V. Les Funérailles d'un Vivant. 101

CHAP. VI. Les Ruines. 117

CHAP. VII. Une Nuit et un Jour de -89. 145

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Sous presse,

POUR PARAITRE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

LE COMMISSIONNAIRE,

PAR

ALPHONSE SIGNOL ET STANISLAS MACAIRE

4 VOL. IN-12.

INV
Y²

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03249158 2